

Jean-Paul Damaggio

Tant de sang ouvrier dans le nitrate chilien

Roman-photo

Un azur métallise le ciel
Le silence minéral
Les nitrères
Le piqueur
Le charretier
les galibots
les sbires
les barres à mines, marteaux

l'eau-de-vie
le gorgeon d'eau-de-vie
groupe artistique de la salle des fêtes,
le fourneau de briques
un ouvrier
du raffut du barouf
un paletot noir
les mains en visière

A la gloire des mains des travailleurs

On ne libère pas avec les armes de la domestication
Paolo Freire

Dévaluation du peso

Lutte politique

Le philharmonique sport danse théâtre

Elias Lafferte qui chante

San Lorenzo

Meeting le 15 décembre à Zapiga



Une mère courage, au sourire de fer et aux yeux nuageux.

- Maman, je dois savoir ! Pour chaque anniversaire, en guise de cadeau, je n'ai rien demandé, je me suis fabriqué des dizaines de jouets, avec quelques déchets de cette ville-prison, mais aujourd'hui pour cette dernière fête nationale passée ici, il faut que je sache pourquoi je suis né à 2000 km de notre maison ?

- Pablo, mon cher et tendre fils, tu as raison, aucun moment d'histoire ne doit rester dans l'ombre ; les événements que l'on cache, dans la cour des grands, méritent encore plus d'autres, la lumière. Tu sais comme ton père aime tant vous raconter des histoires : il va enfin t'expliquer la tienne si ordinaire ! Mais demain seulement, car pour aujourd'hui, tu le sais parfaitement nous sommes tous très occupés.

- Maman, je dois savoir ! Mon copain Hernan me dit qu'aucune ouvrière d'Humberstone n'est jamais allée à Santiago et que je dois donc être un enfant adopté, peut-être le fils d'une sœur à toi, ou à papa ?

- Tu as de la chance d'avoir un copain comme Hernan. C'est un enfant de cœur dévoué, un être serviable et intéressé par les études, mais pour une fois, il se trompe.

- Maman, je dois savoir ! Tu crois vraiment que demain papa me dira tout ?

- Il aurait dû le faire quand tu as eu dix ans, et aussi pour Laura, ta tendre sœur aînée qui doit se poser cette même question, et se faire des idées. Oui, nous sommes tous passés par la maternité de cette ville usine, sauf toi mon cher Pablo, mais pour une raison simple qui est pourtant toute une histoire, l'histoire classique de nos vies, Pablo, l'histoire classique... Demain tu n'as pas école et Pedro ne travaille pas alors tu sauras tout.

- Maman, c'est de toi que je voulais l'explication !
- Je raconte très mal les histoires de nos vies, même les plus simples, même la mienne. Te parler de mon père ça serait bien plus dur, et de ma mère avec, mais que t'ai-je dit à leur sujet ?
- Maman, c'est de toi que je voulais l'explication ! C'est bien toi qui m'a mise au monde ?
- C'est bien moi, ta mère, mais une mère comment et pourquoi et pour qui et quand ? Ne perdons pas de temps Pablo, aujourd'hui c'est le grand jour, la fête, les jeux d'enfants, la piscine, les cerfs-volants, tout est dans la boîte, tout est dans le programme !

- Maman, c'est de toi que je voulais l'explication mais tu n'as jamais le temps, tu es toujours les mains occupées avec peut-être les yeux pour pleurer. Mais je suis d'accord ne perdons pas de temps...
- Pablo, tout commence par une rencontre mais où ? par un mariage mais quand ? par une naissance mais pourquoi ? et la première naissance ce fut ta sœur en 1942 et toi trois ans après. Déjà ça c'est un roman, surtout au début, parce qu'après ça devient une routine. Et la routine, ils nous la cassent en fermant cette ville, et tu sais toi qui sont « ils » ? Le nitrate ne sert plus à rien et tu sais toi, pourquoi ? Je parle, et je suis mangé aussitôt par l'histoire que je ne peux raconter.

- Hier Cala Cala s'est vidé de tous ses habitants, demain c'est nous, le désert va redevenir un désert et je comprends que personne ne sache s'il faut se sentir soulagé ou se sentir opprimé. Soulagés en quittant ce lieu de souffrances. Opprimés en se disant : mais qu'est-ce qui nous attend ? Quelqu'un peut-il nous répondre ?

En ce jour de 2002, nous avons vu dans le soleil, Pedro et Emma sortir de la photo pour nous transporter au 18 septembre 1960, jour de fête nationale. Un enfant à la main, ils avançaient le regard vide et nous nous sommes dits, que dans la lumière, on ne voit rien et surtout pas les regards vides.

Nous avons vu Pedro et Emma, dans la poussière de la rue, s'avancer vers le magnifique théâtre en pin Oregon, où, pour une dernière fois, ils allaient fêter les gloires d'une nation qui n'était plus la leur. Nous, quarante deux ans après, nous étions sur la place, un sandwich à la main et en guise de fête, tout était silence.

Nous avons vu Pedro qui nous sentait s'approcher de lui, de ses enfants, et de leur mère en robe à carreau, au regard plein d'amour. Tout le monde sent la mort venir ; lui plus que quiconque s'imaginait la présence de quelques témoins utiles en ce moment fatal.

Nous les avons tous vu, une famille heureuse entrant dans le théâtre aux trois portes, une pour les autorités, toutes de blanc vêtues, qui occupaient les loges, une pour le employés et l'autre pour les ouvriers. Dans cette ville chacun avait une place bien précise.

Nous les avons vu tous les cinq, s'installer, particulièrement Emma, la mère au regard puissant et cette fois le soleil absent ne pouvait nous tromper. Une inquiétude profonde rôdait, alors que l'heure de la fête approchait, une fête aux airs d'enterrement.

Nous les avons tous vu, les pampinos, qui œuvrent de leur corps pour que sortent de leurs mains des sacs de nitrate de soude indispensables aux betteraves, elles-mêmes indispensables à la fabrication du sucre. Un travail uniquement d'hommes ! Mais que faisaient donc les femmes ? Nous étions là pour rêver et tout prendre en photos.

« Quelle perte de temps pour la Révolution, que de photographier au sujet d'ouvriers, dont nous savons déjà qu'ils étaient exploités ! »

Cette chanson là, nous la connaissons bien mais la désapprouvons. Seul le sang de l'histoire peut effacer les dogmes et le plus fou de tous, s'appelle Révolution !

Nous sommes là pour ça, écrire la vie de gens au cœur de tous nos plats, car le nitrate chilien a changé les repas des bons Européens !

Ce prologue un peu lourd était inévitable. Nous sommes à Humberstone non pour faire savoir mais pour chanter un monde qu'il nous faut embrasser. Nous avons préféré apprendre plus qu'enseigner.

Ce monde là est fait de godillots étranges : ils ont quatre semelles, pour affronter un sel, capable de ronger, les pieds les plus solides.

Si partout les ouvriers, doivent veiller aux mains, d'où le terme connu de travail manuel, ici à Humberstone, les pieds valent les mains.

Et d'une rue à l'autre, nous allons les chercher, ceux qui ont tant fait pour enrichir les riches afin de vivre un peu, sous un soleil torride.

Les femmes entendaient les bruits de dynamite tout en se demandant qui rentrerait ce soir le corps ensanglanté.

C'est en pensant, que nous mangeons !

Pour mieux finir notre sandwich, nous prenons la bouteille posée sur la table de la place, pour nous servir un verre d'eau avalé d'un trait. Une cloche a sonné, ce n'était pas une trompette.

Pour mieux débiter l'histoire, fermons le livre savant qui nous accompagne : un homme de 1960 semblait nous surveiller et son regard signifiait qu'ils manquaient tellement de témoins, que la lecture seule pouvait nous éclairer. Pour mieux la continuer, nous avons décidé de s'en remettre au sommaire afin d'y repérer ce qui est indispensable, et laisser le futile aux égarés. Attention, le frivole et le sérieux sont deux catégories philosophiques à refuser pour garder les yeux ouverts, car elles nous enferment dans un cercle idiot.

*Nous nous sommes plongés dans **Conversaciones**, le chapitre de circonstance, en espérant que la conversation imaginaire entre les héros de 1960 et l'homme de 2012 serait utile. Des héros nous renvoyant à tant d'autres depuis que le nitrate fait des miracles.*

*Nous nous sommes plongé dans **Conversaciones**, preuve que nous sommes en zone espagnole, plus exactement dans l'Hispano-Amérique, au Chili pour être précis dans cette ville vide dénommée Humberstone.*

*Nous nous sommes plongé dans **Conversaciones**, le chapitre d'un livre au titre phénoménal : **Los que van a morir te saludan**. (Ceux qui vont mourir te saluent). Que faisons nous ici, à gratter le passé ? Pourtant, dans ce passé, il faut bien y marcher pour le sentir vivant, gigantesque et proche, pour que Pedro nous prenne, par la main qu'il nous tend, afin de nous conduire jusqu'aux amours et haines, propre à chaque rue et à chaque maison.*

Pablo, le seul garçon du couple, âgé de 14 ans, attendait dans son sac, l'heure de la course en sac. Les discours au théâtre c'est bien, mais les jeux des enfants, c'est mieux. Cette année, il s'était entraîné tout en chantant, pour se donner le rythme conséquent.

Il attendait son heure, l'heure de sa gloire car un enfant pampino se contente de peu. Pablo voulait gagner la course de la journée, pour faire un grand honneur à sa belle famille. Et dans la course en sac, l'essentiel c'est le rythme, et la chanson choisie était à sa mesure.

Il attendait son heure avec deux inquiétudes. Son père l'avait vu s'entraîner très souvent, l'avait encouragé mais l'avait prévenu : « cette chanson en or, au moment de la course, tu la gardes pour toi ».

Pourquoi ne pas chanter du plus profond de soi, cette chanson venue du siège du syndicat ? Ne parlait-elle pas d'une dame honorée dans toutes les églises : vive Santa Maria !

Pourquoi ne pas chanter du plus profond de soi, cette chanson qui dit des choses aussi simples, que la Pampa n'a pas de vert et de ruisseaux, mais de nombreux parias, toujours nommés pampinos. A Humberstone un chant, pour fêter la Pampa, n'est-ce pas naturel ?

Pourquoi ne pas chanter du plus profond de soi, cette chanson connue, sous une toute autre forme, quand elle est bien chantée par **Los Quilapayun : Santa Maria de Iquique**.

Pablo s'est retenu, il a chanté pour lui, il a gagné la course, tous en étaient heureux. Ensuite à la piscine, ils s'en sont tous allés !

Dans la ville fantôme appelée Humberstone, nous voulions tous les deux, ma compagne et moi-même, gratter de vieilles photos et en faire des nouvelles. Et pourquoi en 2012 ? Et pourquoi pas ?

J'ai gratté les photos pour trouver l'an 60, celle de la triste fin, quand des milliers de gens ont vraiment tout perdu, le travail, la maison, les voisins, les amis, toute leur raison d'être.

J'ai gratté l'an 60 pour trouver 1936 l'année d'une reconstruction achevée, et en 1938 celle d'une victoire du Front populaire au Chili.

J'ai gratté l'an 1936 pour trouver l'an 1920, le temps de la première crise, celle qui va conduire à la grande dépression de 1929, qui vida pour la première fois la ville-usine.

J'ai gratté l'an 1920 pour trouver l'an 1907, celle du sang ouvrier coulant à flots constants dans les rues d'Iquique.

J'ai gratté l'an 1907 pour en arriver enfin au tout début, à 1872 quand la ville-usine est sortie du salpêtre.

J'ai gratté l'an 1872 et je suis arrivé à l'argile, là où il ne sert plus à rien de gratter et c'était l'an 1866. John Thomas North, avait 24 ans et débarquait au Pérou, je veux dire en cette zone nommée Pérou mais qui deviendra le Chili. James Humberstone le suivra en 1875. Il avait 25 ans et tous deux venaient de Grande-Bretagne. Le premier pour faire fortune, le second pour développer ses talents.

Nous avons commencé par croiser Pedro et sa famille, nous avons eu envie d'aller avec eux à la piscine mais j'étais encore assis, sur un banc de la place, à l'ombre des tamarins, à finir mon avocat, avec un livre tombé de mes mains occupées, aussi pour mieux soigner mes yeux pleins de larmes, j'en ai sorti un autre de mon sac. Je me suis alors résumé cette histoire de pampino, de salitre, de calichera et de canton Nebraska.

*Il fallait développer l'industrie, alors vite, l'exode rural.
Il fallait développer l'exode rural, alors vite les engrais.
Il fallait développer les engrais alors vite le nitrate de soude du Chili.*

Développer la production du nitrate de soude c'était bon pour l'industrie. Développer ainsi l'industrie c'était bon pour la production agricole. Développer ainsi cette production agricole, ça permettait d'accélérer l'exode rural.

Augmenter l'exode rural, c'était bon pour les villes.

Augmenter l'importance des villes c'était les illuminer avec de l'électricité.

Augmenter la production électrique ça faisait le bonheur des industriels.

Sauf que les industriels ils exploitaient les ouvriers au-delà du possible.

Sauf qu'à exploiter ainsi les ouvriers il fallait leur trouver des compensations.

Pour les compensations, l'alcool arrivait en premier.

Accroître la production d'alcool, un plus pour les paysans.

Accroître la production de sucre, c'était toujours plus de nitrate de soude du Chili dans les champs.

Accroître le tonnage de nitrate vendu, un plus pour les Compagnies.

Sauf que les Compagnies, c'était qui ?

La finance et l'industrie anglaise d'abord.

Cette finance et cette industrie c'était le capitalisme conquérant.

N'oublions pas les intellectuels peignant les villes en rose.

Les villes en rose c'était donc les lumières du progrès.

Et la boucle est bouclée : l'or blanc d'Iquique c'est l'histoire du monde !

Du nitrate au Moro d'Arica, il n'y a qu'un pas à faire, un pas indispensable pour lire dans les yeux de Pedro et sa famille. A cette époque là, la ville d'Arica appartenait au Pérou, pays qui apprenait chaque jour que ce port, d'où partait des tonnes de nitrate, était stratégique.

Du nitrate au Moro d'Arica, il n'y a qu'un pas à faire : les compagnies anglaises décidèrent que le Chili devait s'emparer du nord du Pérou pour rester maître du salpêtre et ce fut la guerre du Pacifique. A Arica, il fallait déloger les Péruviens de la colline qu'ils appelaient el Moro, lieu cher à Francisco Bolognesi.

Du nitrate au Moro d'Arica, il n'y a qu'un pas à faire : le 7 juin 1880 les Chiliens s'imposent à Arica, un an après la chute d'Iquique et la bataille navale du 21 mai 1879 livrée devant cette ville.

Pour cette guerre, le Manuel d'histoire du Pérou distribué aux enfants de ce pays¹, indique clairement les trois causes de l'affrontement :

- « - La haine ancestrale du Chili envers le Pérou, alimentée par ses diplomates et sa presse dès les premiers jours de l'émancipation ;*
- Le salpêtre de Tarapaca, une très riche source de revenus ;*
- Le futile et vain prétexte d'une alliance défensive secrète avec la Bolivie. »*

Cette analyse est partagée par d'autres mais Emma n'en a que faire. Comment demain va-t-elle cuisiner pour sa famille ? Elle avait enfin obtenu en emploi à l'hôtel et elle le perdait déjà. Quant à sa fille aînée...

¹ E. Ortega y Otros Manuel de Historia general del Peru, Indcart p. 515

Un historien vient dire son mot

Cette thèse d'une guerre à cause du salpêtre n'est pas seulement celle du Pérou ou de marxistes avérés pour qui, comme chacun le sait, l'économique est prépondérant. C'est sur un livre traitant de la philatélie de la région, publié en 1922² que nous trouvons ce résumé :

« Il n'est pas inutile de retracer brièvement les causes de la guerre qui mit aux prises le Chili avec la Bolivie et le Pérou, non plus que de rappeler les diverses phases de ce conflit qui dura cinq années, de 1879 à 1884.

La République chilienne était, dans la seconde moitié du XIX ème siècle, la République sud-américaine qui avait subi le moins de désordres intérieurs et qui jouissait de la prospérité la plus grande. Depuis 1850, elle avait développé son industrie et sa marine marchande : aussi visait-elle à agrandir son territoire, ce qu'elle ne pouvait faire que d'un côté, vers le nord.

Là, elle rencontrait la Bolivie qui disposait d'une unique province maritime, étroite province occupée en grande partie par le désert d'Atacama, mais province précieuse par le fait qu'elle servait à la mettre en communication avec l'extérieur, le cœur de la République.

² LA GUERREDUPACIFIQUE, 1879-1884, Etude Historique et Philatélique, PAR P.-P. RENAULT, Membre de la Royal Philatélie Society de Londres, ÉDITIONS DU GRAOULI, LE PAPIER, 16, Rue du Rocher, Paris

Le Gouvernement bolivien tenait donc fort à ses ports d'Antofagasta, de Mejillones et de Cobija qui, bien qu'encastés entre les provinces maritimes du Pérou au nord et du Chili au sud, avaient un trafic relativement important.

Le Chili, dès 1860, avait demandé à son voisin du nord de lui céder une partie de la province d'Atacama ; malgré son insistance, il n'avait pu parvenir à réaliser ses intentions et, en définitive, avait accepté, en août 1866, une nouvelle ligne frontière qui faisait gagner à la Bolivie une bande de territoire de cent dix kilomètres de large.

La limite chilo-bolivienne était reportée du Rio Papoose (25° de latitude sud) au 24° degré, mais, en même temps, les Chiliens obtenaient l'autorisation d'exploiter les gisements de salpêtre situés en territoire bolivien à des conditions très avantageuses.

Ils mirent à profit cette clause et, en peu d'années, les Compagnies chiliennes concessionnaires se développaient dans la région d'Antofagasta, si bien que le Gouvernement bolivien s'alarma de l'émigration croissante des Chiliens. En 1874, il fallut un nouvel accord pour régler l'exploitation des gisements. La Bolivie s'engageait à ne pas élever les droits de sortie sur le salpêtre et les sels de potasse ; mais elle s'aperçut que sa souveraineté dans la région côtière passait en fait aux mains du Chili.

D'autre part, elle était encouragée à s'opposer aux agissements chiliens par le Pérou inquiet des ambitions chiliennes, inquiet surtout de la concurrence que faisaient à ses propres entreprises, les exploitations de sels conduites par les Chiliens.

Le 11 février 1878, le Parlement bolivien votait un décret approuvant les concessions accordées aux Compagnies

chiliennes des salpêtres et du chemin de fer d'Antofagasta, décret fixant aussi un impôt minimum sur les exploitations de salpêtre. Le Chili protesta, mais la Bolivie, forte d'un traité secret d'alliance avec le Pérou, refusa de céder et, le 18 décembre 1878, le décret était mis en vigueur : une somme de 450.000 francs était réclamée aux Compagnies à titre d'impôts arriérés.

Le Pérou proposa son arbitrage qui fut repoussé par le Chili réclamant toute la province d'Atacama ; la Bolivie offrait de retirer simultanément "décret et concessions ». Le 12 février 1879, le Gouvernement chilien donnait l'ordre de s'opposer à la confiscation des stocks de salpêtre par les Boliviens. C'était la guerre. Le début de la campagne fut naturellement favorable au Chili, mieux préparé et mieux outillé. De plus, la province d'Atacama était dans la zone maritime remplie d'émigrés chiliens. Aussi la principale ville de la province, le port d'Antofagasta, tête de ligne du chemin de fer qui conduisait dans l'intérieur, fut prise sans combat par le Colonel Sotomayor, le 14 février 1879. Le port voisin de Mejillones fut capturé le surlendemain, tandis que les avant-gardes chiliennes, remontant la voie ferrée, saisissaient la petite localité de Caracoles et s'enfonçaient vers l'intérieur.

Les autorités boliviennes s'étaient réfugiées en deux points : à Cobija, petit port au nord de Mejillones, où elles étaient bloquées par les Chiliens, et à Calama, oasis du désert. Cobija capitula vers la mi-mars, et Calama était enlevé après un dur combat le 23 mars. A la fin du mois, toute la province était occupée, et la Bolivie coupée de la mer.

La guerre pouvait finir là, mais le Pérou, lié par son traité d'alliance avec la Bolivie, sommait le Chili de retirer ses

troupes et, devant l'inutilité de cette demande, déclarait la guerre à son tour le 2 avril 1879. La première phase du conflit chilo- péruvien fut surtout maritime ; le Chili prit l'initiative et obtint bientôt la maîtrise des mers, bloquant et bombardant les ports péruviens du sud : Iquique, Mollendo, Pisagua. En octobre, la flotte péruvienne était hors de combat et, en conséquence, une expédition fut dirigée par les Chiliens sur Pisagua, port situé en arrière des lignes d'Iquique où se tenaient les coalisés bolivo-péruviens. Ce raid réussit et Pisagua capitulait le 2 novembre 1879. Ainsi les alliés étaient coupés de leurs bases d'opération ; de plus, ils étaient isolés les uns des autres. Les Péruviens furent battus les premiers le 19 novembre et évacuèrent Iquique qui fut pris le 27 novembre 1879. Les Boliviens étaient vaincus au même moment à Dolorès. Enfin, une bataille générale se livra à Tarapaca, point de ralliement des vaincus, le 28 novembre. Les coalisés, vainqueurs, ne s'en virent pas moins contraints d'évacuer la ville et de se replier sur Arica. Ainsi la province péruvienne de Tarapaca était toute entière aux mains des Chiliens. »

Il restait seulement à prendre Arica et ensuite les Chiliens iront jusqu'à Lima pour imposer le traité leur donnant la vaste province qu'ils revendiquaient. Presque au moment où la France perdait les riches provinces d'Alsace et de Lorraine, le Pérou perdait son Sud.

Il y avait eu la course, celle de Pablo. A présent la piscine, devenait pour Pedro le lieu de son exploit. Il tout a essayé, une nouvelle fois, peut-être était-ce de trop ? C'était de toute façon, une dernière fois. Dans la belle piscine, après la course en sac, Pablo n'a pas subi, pour la vie du roman, l'hydrocution finale. C'est Pedro qui est devenu l'attraction essentielle.

Pedro a essayé, une nouvelle fois, peut-être était-ce de trop ? Pour défendre aussi l'honneur de la famille il voulait tout gagner au jeu de la piscine, cette réserve d'eau puisée à 40 mètres pour le bien de l'usine. Nécessité faisant ici vertu, la réserve d'eau fut aménagée en une piscine de 25 mètres de long, 12,5 mètres de large et 2,5 mètres de profondeur. Elle est toute en fer.

Les plaisirs du plongeur, c'est vraiment le spectacle. Le second, celui de quatre mètres, a un trampoline et pour améliorer les figures de chacun, sur le bas des piliers des panneaux expliquent les figures possibles. Les plaisirs du plongeur n'effaçaient pas ceux du water-polo. Mais en ce jour de fêtes très patriotiques, le jeu était différent.

Les plaisirs du plongeur changeaient de nature chaque 18 septembre. Sur celui du milieu on accrochait horizontalement un long tronc d'arbre bien graissée, et, pour obtenir la victoire, il fallait y progresser dessus, jusqu'à la capture du drapeau chilien accroché au bout, Vous devinez la scène : les concurrents glissaient et tombaient dans l'eau. Certains essaient debout, d'autres allongés sur le tronc.

Pedro a essayé, une fois de plus et peut-être était-ce de trop. Quand son tour est venu, ses cinq enfants et même Emma crurent que c'était leur jour de chance et qu'il allait gagner.

Emma sentait en elle comme un pressentiment. Ces jeux aquatiques n'étaient plus de son âge. C'est vrai : là Pedro a appris à nager, là sous la tonnelle du côté populaire ils se sont rencontrés, mais trop de nostalgie recèle tant de dangers !

Emma sentait en elle comme un pressentiment et pourtant, après dix autres concurrents tombés joyeusement dans l'eau, son mari, l'air décidé, se présenta sur la barre en se collant à elle comme une ventouse sur un dos malade.

Emma sentait en elle comme un pressentiment et pourtant elle ne cria pas la première. Était-il trop lourd par rapport aux plus jeunes passés avant lui ? Pour la dernière année la barre avait-elle été moins bien fixée ? Subitement, tout s'écroula, et l'homme et la barre.

Tomber de quatre mètres dans une piscine c'est pas trop grave. Tomber avec sur soi une grosse barre de pin Orégon c'est déjà plus dur mais Pablo crut qu'il allait tomber sur le sol par un mauvais effet de la barre.

Tomber de quatre mètres ça laisse peu de temps pour comprendre la chute mais Pedro sut rétablir la situation et finalement il frôla le rebord en fer, arriva à repousser la barre loin de lui et se retrouva sain et sauf.

Mourir dans l'eau au milieu de ce désert aurait été un coup du sort lamentable. Ses deux enfants et sa femme se précipitèrent pour le réconforter. Il manquait la fille aînée partie qui sait où !

L'eau, ce bien si précieux rejoignait diverses citernes pour les besoins multiples. Non les commodités n'allaient pas jusqu'à apporter l'eau courante dans toutes les maisons ouvrières. Ces commodités, qu'on ne s'y trompe pas étaient récentes.

L'eau rejoignait diverses citernes dans un plan d'ensemble conçu pour la réouverture de la ville, après sa fermeture en 1930 suite à la grande dépression. Les investisseurs se faisant rare, l'Etat mit la main à la poche pour faire d'Humberstone une ville enfin digne des travailleurs avec piscine à l'appui et gérée par la COSATAN.

L'eau rejoignait diverses citernes. Un des travaux d'Emma, après son emploi aux cuisines était de ravitailler son foyer.

L'eau rejoignait diverses citernes mais toute l'eau des usines ne venait pas du sous-sol. John Thomas North avait organisé la déviation de l'eau de Pica, une ville située à 100 km, vers ses oficinas. Pour le plus grand plaisir des habitants de Pica ? Eux pour qui l'eau était vitale pour leur agriculture se contentèrent de limiter leurs cultures !

L'eau rejoignait diverses citernes car à tout moment, partout, elle était la condition de la survie en ce lieu totalement inhospitalier. Cette eau allait servir à quoi maintenant qu'il fallait fermer l'usine ? Santiago Humberstone n'aurait pas été surpris par cette fermeture, le nitrate naturel était tellement concurrencé par les nitrates de synthèse. Une fois Pedro avait raconté à ses enfants l'histoire d'Humberstone.



Humberstone (1850-1939) et son épouse Irene Jones nièce de John Jones patron d'une salpêtrière. Ils ont eu treize enfants dont sept ont survécu. Un de ses fils, Bertie, après des études en Angleterre, fut son bras droit à Agua Santa. Dès 1920 Santiago a vécu à Iquique où très religieux, il remplaçait parfois le pasteur absent pour la messe. Il est rare que sur de telles photos historiques la femme trouve une place. Il est rare qu'ensemble ils tiennent un livre. Si Santiago a une barbe bien de l'époque on cherche vainement sa cravate !

James T. Humberstone avait dit Pedro, n'a pas manqué de mérites. Quand il a débarqué à Pisagua le 6 Janvier 1875, il ne pouvait imaginer qu'il allait vivre d'abord dans un pays en guerre ! Fils de gens modestes, il s'est placé du côté des perdants en soutenant la Bolivie. Il commence par travailler à ***l'oficina San Antonio*** qui appartenait à Campbell Outran Co., y jouant le rôle de chimiste et d'ingénieur. La même année, il y implante la modification au système de lixiviation connu en Angleterre sous le nom de son inventeur Monsieur James Shanks. Puis il porte cette invention à l'oficina ***Agua Santa*** où il obtient les mêmes bons résultats. Le système Shanks est rapidement adopté par tous les industriels du salpêtre. Désormais, M. Santiago Humberstone [en route il a perdu James pour Santiago] devient administrateur d'oficinas et en particulier la première de M. North.

James T. Humberstone n'a pas manqué de mérites. Gérant de la Compagnie Agua Santa, il fonde le port de ***Caleta Buena*** et se préoccupe de le pourvoir des plus modernes installations d'embarquement de nitrate et de débarquement de pétrole. Ce port, avec une nouvelle voie ferrée échappe au monopole de M. North devenu son adversaire. Pour ce chemin de fer partant d'Agua Santa jusqu'au "Alto de Caleta Buena " il invente un train à crémaillère pour descendre au port. Monsieur North lui faisait payer à prix d'or, ses services.

James T. Humberstone n'a pas manqué de mérites. Il est resté pendant 34 ans à diriger les travaux de cette Compagnie. En 1925, pour sa retraite, l'Association des Producteurs du Salpêtre lui a offert une médaille en or. Il avait accompli alors cinquante ans au service de l'industrie du nitrate, En 1936 le Roi d'Angleterre lui confère l'Ordre d'Officier de l'Empire Britannique.

Pablo adore écouter son père. Il déguste ses paroles sans en perdre une miette. Par les hasards de la vie, peu après cette histoire il écoute la version donnée par son instituteur le jour de la leçon sur la Guerre du Pacifique. Ce jour là, son petit camarade Hernan, déjà rebelle, ose dire au maître :

- C'est vrai qu'Humberstone n'a pas été du côté d'Arturo Prat, qu'il a fui l'armée chilienne de Tarapaca à Arica où pendant trente jours il a souffert la faim et la misère ?

Depuis que Pablo sait tout de la fin prochaine d'Humberstone, il pleure par avance la perte de ce copain de classe qui lui a dit que sa famille partira pour Antofagasta alors que lui ira à Iquique. Hernan est un phénomène : lui est rebelle en classe et Pablo à l'église.

Don Jorge lui répond : « Humberstone a surtout suscité de rêves ! Appelé à juste titre "Le Père "du Salpêtre", il est mort le 12 Juin 1939 âgé de 89 ans après en avoir passé 64 en étroite relation avec la production de nitrate de sodium. A Tivilche, il a retrouvé son pays grâce au cimetière britannique que l'on voit au bord de la panaméricaine. Hernan, quand vous aurez servi si bien votre pays vous pourrez étudier trente jours de sa vie !

Humberstone a tellement suscité de rêves ! Il a eu le temps de découvrir une ville portant son nom, une ville nouvelle, une ville plus humaine que tout ce qu'il avait connu, mais il savait sans nul doute qu'il ne s'agissait pas d'une ville d'avenir. »

Pablo a un autre copain, Damaris, amoureux des mots, qui ajouta en cour de récréation, pas peu fier de sa trouvaille : « Humberstone inventa cette fiction : le pampino et aima le nom que les ouvriers ont donné à une machine : le cochon ! Elle faisait le bruit d'un porc ! »

Dans cette grande école, il fallait entendre une mouche voler. La soumission complète concernait tout enfant sauf l'étrange Hernan. Des camarades de classe l'appelaient « le choucou », d'autres disaient souvent que les questions posées étaient toutes rédigées par le maître complaisant lui faisant dire ainsi, tout ce qu'il devait taire. Hernan le rejeté avait pour seul soutien, Pablo qui savait bien que seule la jalousie animait leurs copains. Il le savait très bien, car il lui est arrivé, d'aller plus d'une fois, le chercher dans un coin de la bibliothèque, un petit livre en main de soixante-dix pages où le sieur Humberstone, racontait en détails sa fuite d'Agua Santa. Un texte pas gentil pour toute l'armée chilienne et ses sauvageries heurtant les Péruviens aux plus nobles habitudes.

Hernan savait depuis longtemps qu'aucun moment d'histoire ne doit rester dans l'ombre, et que les événements que l'on cache, dans la cour des grands, méritent encore plus que les autres la lumière.

Et Pablo avait une part d'ombre dans sa vie. A chaque rentrée scolaire on demandait aux enfants : Nom, Prénom, adresse, lieu de naissance. Et déjà pour « lieu de naissance » il se faisait remarquer car il s'appelle Ramirez et habite rue Ramirez alors le professeur lui disait : « pas le nom, je l'ai déjà » et il répondait : « mais c'est aussi le nom de ma rue ». Puis à « lieu de naissance » il disait : « Santiago » et là les autres s'étonnaient, se moquaient et ils l'ont surnommé Santiago. Et ça l'énervait même s'il avait dû s'incliner. On l'appelait donc Santiago Ramirez !

Que d'histoires d'école aurait pu raconter notre très cher Pablo, une école d'enfants d'ouvriers sans contrôle de l'église. Hernan qui aimait dieu, contestait souvent et Dieu n'en était pas pour autant content !

Le directeur, don Jorge Mauri, aussi enthousiaste que ses prédécesseurs, est à la fois craint et aimé. Bien sûr, le vendredi soir après les cours, comme les autres enseignants, il préfère passer la fin de semaine à Iquique. De 9 heures à midi, et de 14 h à 17 h 30, les élèves avaient le temps d'en apprendre des choses. L'après-midi du mercredi était consacré au sport sur le stade de football.

Des trois spectacles de l'année présentés aux parents, Hernan préfère celui de théâtre et Pablo les travaux d'écoliers. Pablo est doué pour fabriquer des cerfs-volants avec des tas d'objets de récupération. Hernan se plaît à réciter des poèmes.

Pour la dernière année d'école, les filles font de la couture et apprennent la cuisine. Les garçons étudient tout sur les minerais du Chili.

Sur ce point, comme sur d'autres Humberstone est vraiment une ville modèle avec sept années d'école et non trois comme dans des tas d'autres oficinas. Les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Avant l'école, il existe même une garderie pour les petits, la première de la région, mise en place par la Congrégation des Oblatos responsable de l'église. Voir tous les petits avec leurs uniformes de couleur café et leurs chemises jaunes quadrillés de lignes couleur café, c'est un spectacle réjouissant dans le paysage. Cette garderie du Collège San Mauricio, comme le collège lui-même, ne concerne cependant que les enfants de l'élite de la ville.

Quand Pablo demande à Don Jorge comment est Iquique, il lui répète qu'il sera mieux à Iquique.

A Iquique, les ouvriers ont leur maison, dit Pedro à son fils Pablo, et même depuis longtemps. Sur la place, face à l'horloge symbolique, à côté du théâtre de la ville, là où on ne pouvait pas la rater.

A Iquique, les ouvriers ont leur maison, un bâtiment presque aussi beau que les maisons des grands patrons du salpêtre, avec des linteaux de fenêtre un peu baroque, avec cinq balcons impressionnants.

A Iquique les ouvriers ont leur maison depuis 1916, comme pour les aider à soigner les plaies de 1907, ces plaies qui causent encore tant de cauchemars.

A Iquique les ouvriers ont leur maison qui tout naturellement s'appelait Maison du Peuple.

A Iquique Irma avait surtout sa mère, employée chez un ancien commerçant d'Humberstone, preuve qu'on pouvait faire autre chose, après l'usine. Dans cette maison, ils seront recueillis avec amour, même s'il faudra se serrer. La grand-mère a déjà repéré les écoles pour les enfants. Pour la fille aînée c'est autre chose...

A passer du manque d'eau à l'excès d'eau, Pablo se demande comment il va se sentir. Tout son corps est habitué aux rigueurs du soleil, et il va devoir s'habituer à celles d'un maigre brouillard matinal. Son père veut croire que ce déplacement est temporaire. De toute façon même s'il appartient à une famille fabriquée à Humberstone, il sait qu'ouvrier c'est être temporaire. Alors pour le moment vive Iquique !

De quelle langue vient le mot Iquique ? demande Pablo à son Père. Ni de l'espagnol, de l'anglais ou de l'allemand. Voilà un des témoignages de mots indigènes capturés par la langue chilienne comme *Andes* qui veut dire soleil ou *cachagua*, un bel endroit, ou encore *copiapo*, coupe d'or.

De quelle langue vient Iquique ? La toponymie, n'étant pas une science exacte, les plus expéditifs traduisent ainsi : beaucoup de plumes. D'autres plus précis pensent à l'aymara, ique – ique, un lieu de repos. Quand, du désert, on descend vers ce lieu maritime, bien abrité par une immense dune, on y voit un lieu de repos.

Iquique a un gâteau local, le chumbeque, or, à Piura, au nord du Pérou, le chumbeque est aussi une référence. Par quel mystère cette coïncidence ? Ce terme mochica, autre langue indigène, comme lambayeque, prouve que tout est parti de Piura, non seulement le terme mais la forme de gâteau.

Iquique a un gâteau local, le chumbeque car le Chinois de canton, Kaupolín Koo Kau, médecin à Humberstone a découvert en 1920 que la fin du nitrate devait le pousser vers une autre activité. Il s'est installé à Pozo Almonte et y rencontra son épouse Petronila Bustillo Sandoval qui fabriquait des gâteaux. En croisant deux recettes, ce fut le chumbeque ! En 1952 la fille reprit la recette à Iquique et le chumbeque s'est imposé. Il a suscité la création d'emplois féminins. Comme pour ta grand-mère, précisa Pedro à son fils Pablo.

Iquique a une tour de l'horloge. Pour se distinguer ? Un jour de 1890 la ville a été le lieu d'une rencontre de deux personnes distinguées qui sont à la source d'autres histoires racontées par Pedro à ses enfants. Balmaceda c'est encore mieux que Humberstone !



Le Monde illustré : 4 juillet 1891 M. BALMACEDA,
PRESIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU CHILI. (Dessin de M. G. VUILLIER.)

Tout tient, disait Pedro à son fils, au nœud papillon. Le 25 juin 1886 c'est enfin celui du président de la République du Chili. Ancien ministre des Affaires étrangères et de l'Intérieur, il a donné satisfaction à tout le monde.

Tout tient au nœud papillon, celui d'un chef. Le Chili est devenu une puissance et le nouveau président plaide pour ajouter un adjectif au nom, une puissance *indépendante*.

Tout tient au nœud papillon, un nœud qui va tromper les riches ! Au fil des mois, Don José Manuel Balmaceda en revient à son souhait : que la toute nouvelle grandeur du Chili profite AUSSI aux Chiliens !

L'élégante moustache se fait alors énigmatique. Le matin, en se rasant devant sa glace le Président se dit qu'il n'a que cinq ans pour arriver à ses fins.

L'élégante moustache se fait combative même si Balmaceda rêve d'un combat pacifique : l'Eglise se ferait douce comme un agneau et John Thomas North comprendrait que son immense fortune a des limites.

L'élégante moustache voit venir sa fin. Le 18 septembre 1891 approche, le Président doit agir : il présente un projet de budget où les riches vont devoir payer !

Il ne reste à Don José que son regard. Celui du bon droit, puis celui de l'effroi. En face, ils n'ont pas baissé les yeux, ils ont pris la mer le 1^{er} janvier à Valparaiso ! Balmaceda sait qu'au Chili la mer a toujours battu la terre !

Il ne reste à Don José que son regard. Il scrute l'horizon puis entend les bombes tomber sur Iquique sous l'œil amusé de la marine anglaise. La guerre est dite civile : c'est celle des puissants contre le peuple.

Il ne reste à Don José que son regard, celui qu'il porte sur son pistolet. Caché dans l'Ambassade d'Argentine, son révolver sur sa tempe, il appuie sur la gâchette.

Et cette histoire avait son envers ! disait Pedro.



Caricature de M. John Thomas North. Auteur inconnu

En 1890, raconte Pedro, que ses enfants ne coupent jamais quand il raconte ses courtes histoires, John Thomas North rencontre Balmaceda à Iquique et vérifie que son adversaire est trop honnête pour se vendre.

En 1890 il découvre qu'il lui faut donc acheter encore quelques appuis. Iquique gagne une caserne de pompiers. North achète la presse locale, invite les riches chiliens dans des tonnes de banquetts.

En 1890 il découvre des militaires prêts à l'aider alors ils fomentent une guerre dite civile qui ne fut rien d'autre que la guerre des intérêts britanniques contre les intérêts chiliens. Que des Chiliens se soient vendus dans cette affaire n'en change pas la nature.

En 1869, John Thomas North débarque au Pérou venant de Leeds. Il décide aussitôt de s'enrichir pour son propre compte. Iquique sera sa ville, le rail son avenir et l'or blanc son décor.

En 1869, il abandonne la surveillance de la construction de locomotives, et entre au service du patron du salpêtre, González Véliz pour y apprendre tout du métier.

Cinq ans plus tard il apprend ce qu'est une nationalisation. Manuel Pardo le président décide de contrôler la production du salpêtre.

En 1879 sans changer de ville, il est au Chili ! John Thomas North décide de financer la révolte chilienne contre le Pérou et la Bolivie car le Pérou a nationalisé les rois du salpêtre avec des certificats-indemnisation et la Bolivie veut faire payer des taxes aux entreprises de son territoire.

En 1879 sans changer de ville, il est au Chili et commence à racheter à bas prix les certificats des perdants pour devenir, dès la guerre achevée, le roi du salpêtre !

En 1879 sans changer de ville, il apporte l'eau potable à Iquique grâce à une usine dessalant l'eau de mer.

Comment ils ont écrit cette histoire à New York, Londres et Paris ?

Le Matin 15 janvier 1891 : AU CHILI

Les dépêches du Chili ont annoncé par fragments quelques-uns des événements qui viennent de s'accomplir. Des interruptions télégraphiques, certainement voulues, nous ont empêchés de suivre en détail et jour par jour la lutte du président Balmaceda contre la représentation de son pays. Voici les renseignements que nous avons pu recueillir à Paris sur les origines de la révolution chilienne.

Optimisme officiel.

A la légation, il va sans dire qu'on voit tout en rose et qu'on donne raison au chef du pouvoir exécutif.

« On a beaucoup exagéré l'importance des faits, nous a-t-on dit, et il convient de les ramener à la vérité. Voici donc au juste ce qui s'est passé. Le gouvernement chilien, ne croyant pas que l'on peut obtenir une bonne gestion des affaires sans budget, en a présenté un aux Chambres, qui l'ont repoussé. On a prétendu que notre gouvernement avait alors décidé la dissolution des Chambres. Cela n'est pas et ne peut être dans notre pays. En France, on s'imagine que cette mesure a été prise, parce que la Constitution reconnaît au gouvernement le pouvoir de dissoudre le Parlement ; chez nous, la Constitution ne le permet pas, et c'est pour cela qu'on ne l'a pas fait. D'ailleurs le mandat des Chambres expire prochainement. Seulement, le président Balmaceda, insistant sur son idée première qu'il croyait nécessaire, a décrété le budget, malgré le vote des Chambres.

Plusieurs membres de la majorité, qui avaient repoussé le projet du gouvernement, ont alors essayé de provoquer une émeute, et n'y ayant pas réussi, ils se sont réfugiés

sur trois bâtiments qui ont alors quitté la rade de Valparaiso sans autorisation, se déclarant ainsi en état de révolte. Mais il n'y a pas eu de désordres dans la rue, encore moins de combats. Le gouvernement, qu'on disait en fuite, n'a pas quitté Santiago, et l'armée, pas plus que la flotte hormis les trois bâtiments dont je vous ai parlé ne se sont insubordinées. En un mot, le calme, dans la capitale comme dans les provinces, est complet. Vous voyez donc que cette prétendue révolution n'est qu'un simple incident sans conséquences. »

Le pouvoir personnel.

D'autre part, nous avons reçu de deux sources différentes, des notes fort complètes sur l'administration de M. Balmaceda, notes qui expliquent très clairement les causes du conflit dont le Chili est victime. En voici le résumé :

« Don José Manuel Balmaceda a commencé en septembre 1886 la période quinquennale de sa présidence.

Il avait été élu par le parti conservateur, et il voulut gouverner avec ce seul parti. Pour obtenir une réélection, fort problématique en 1891, il pratiqua la candidature officielle, malgré le ministère libéral qu'il avait dû accepter. En janvier 1890, le Congrès refusa de voter le budget. Après de graves émeutes, M. Balmaceda fut obligé d'appeler un ministère parlementaire. Aussi le budget de 1890 fut voté. Mais aussitôt le président renvoya les ministres parlementaires et retourna au gouvernement personnel. M. Juan Go, le nouveau ministre conservateur, déclara, à la session ordinaire du Congrès, que le président se passerait de son concours. L'unanimité du Sénat et les trois quarts de la Chambre votèrent un ordre du jour de blâme contre le ministère.

Le ministère ne se retira pas et le président, au lieu de convoquer le Parlement pour la session extraordinaire

d'automne, réservée au vote du budget, prit sur lui d'édicter, par décret, la levée des impôts.

Au commencement de cette année, les Chambres se sont réunies et en réponse au décret édictant le budget de 91, elles ont proclamé la déchéance de M. Balmaceda. L'escadre a ratifié la décision des Chambres, tandis que l'armée paraît fidèle au gouvernement dictatorial. »

Concentration des troupes.

Mexico, 14 janvier. Par câble au « Matin ».

Selon des nouvelles reçues de Valparaiso le gouvernement du Chili concentre des troupes. Le Congrès exige la démission du président Balmaceda, une insurrection paraît imminente.

Le Matin 27-02-1891 : LA RÉVOLUTION AU CHILI

New-York, 26 février. Par câble au « Matin ».

Les dépêches d'Iquique confirment le bombardement et la prise de la ville par les insurgés. Une bataille a eu lieu, le 15 février, dans la pampa Dolorès, où les troupes du gouvernement ont été battues et ont perdu environ 500 hommes. Iquique se rendit ensuite à la flotte insurgée.

Dans la nuit du 16, une émeute de la population civile a été réprimée par la flotte insurgée qui a tué ou blessé 175 des émeutiers, pour la plupart incendiaires.

Le 17 février, les insurgés ont subi un échec dans la pampa de Huara le reste des troupes du gouvernement qui avaient été battues précédemment a pris sa revanche en s'emparant de nouveau d'Iquique.

Le combat a recommencé le 19 février et l'on s'est battu toute la journée ; mais les insurgés qui avaient réussi à s'emparer de l'intendance et qui étaient protégés par la flotte parvinrent à faire débarquer leur infanterie de marine, qui réoccupa la ville.

Le quartier des affaires de la ville a été complètement brûlé. Dans la nuit, un armistice ayant été conclu

jusqu'au 20 février à midi, un arrangement a été pris ensuite, grâce à la médiation d'un contre-amiral anglais qui se trouvait dans la baie, ayant sous ses ordres trois navires anglais. On s'attend à une bataille décisive qui aurait lieu prochainement au nord de Pisagua.

Scènes de carnage.

LONDRES, 26 février. On télégraphie de Buenos-Ayres : Les insurgés chiliens; après avoir bombardé Iquique, ont opéré un débarquement. Ils se sont saisis de la douane. Un grand nombre de maisons sont détruites. Plus de deux cents femmes et enfants ont péri. »

Le Matin 9 04 1891 : LA RÉVOLUTION AU CHILI

Une dépêche d'Iquique annonce que les troupes insurgées ont battu les troupes du gouvernement près de Pozo-Almonte, à 25 milles d'Iquique. Toute la province de Tarapaca est maintenant sous l'administration du parti rebelle. La tranquillité est rétablie à Iquique. Une dépêche de Lima, annonce qu'une grande quantité de vivres et de bétail a été envoyée de Callao à Iquique où l'ordre est rétabli. Arica est actuellement bloqué.

Le Matin 12 juillet 1891 : AFFAIRES CHILIENNES

MM. Stephens et Cie, commissionnaires, ont reçu le télégramme suivant, daté du Callao, le 8 courant.

« Les passagers arrivant de Valparaiso et d'Iquique disent que la situation des insurgés est désespérée.

Ils sont sans argent ; leur flotte est en mauvaise condition et ils n'ont pas de munitions. Leur armée se compose de 8 à 4 000 « rotos » qu'ils ne peuvent payer et ils ont pu se procurer seulement 800 fusils de mauvaise qualité qu'ils ont achetés à Panama. La plus grande partie des habitants d'Iquique, Pisagua et Antofagasta a émigré au sud du Chili où s'est réfugiée au Pérou.

Les résidents français et le gouvernement du Chili attendent tranquillement la décision des tribunaux français concernant les navires construits en France pour le compte du gouvernement du président Balmaceda. Ils ont pleine confiance dans la justice de la France. »

Le Matin 24 12 1891 : LA FIN D'UN DICTATEUR **Lettres trouvées.**

New-York, septembre. Par câble au « Matin ».

Une dépêche de Valparaiso, en date du 19 septembre, adressée au *Herald*, donne les détails suivants sur le suicide Balmaceda.

Balmaceda partit de Santiago le 29 août, espérant pouvoir quitter le Chili mais, tous les moyens de fuite se trouvant coupés, il retourna à Santiago le 2 septembre. Il se rendit à la légation argentine où il resta caché.

M. Uriburu, ministre de la République argentine, et un homme dévoué au président renversé, étaient seuls dans le secret. Hier, Balmaceda se retira vers minuit. Vers huit heures du matin, une détonation provenant de sa chambre fut entendue. La porte fut forcée. Balmaceda gisait inanimé sur le lit, la tempe ouverte. Il tenait de la main droite un revolver. M Uriburu informa immédiatement la Junte, qui nomma une commission. Celle-ci alla à la légation constater la mort de l'ex-président et dressa sur les lieux mêmes un procès-verbal.

Une foule nombreuse se tenait devant la légation argentine, poussant constamment des acclamations et des huées.

Deux lettres.

Balmaceda a laissé pour sa mère une lettre dans laquelle il dit :

« J'ai agi, pendant ces huit derniers mois, avec la conviction que j'avais raison. Il n'y avait personne dans l'armée à qui je puisse me fier. Les généraux m'ont trahi.

Si mes ordres avaient été exécutés, nous aurions remporté la victoire à Concon.

Mon cœur a toujours battu pour le Chili ; je cherchais à délivrer mon pays de la domination étrangère et à en faire la première des Républiques américaines.

Mes ennemis disent que j'étais cruel mais les circonstances m'ont forcé à sanctionner certains actes. D'ailleurs, bien des mauvaises actions attribuées à mes ordres, et dont je n'avais connaissance qu'après leur exécution, ont été commises. Jusqu'à la bataille de Placilla, j'espérais toujours triompher. Je sais maintenant que ceux qui me témoignaient de l'amitié ne l'ont fait que pour obtenir de l'argent de moi. Tout l'argent que je possède maintenant s'élève à 2500 dollars, que ma femme m'a donnés le 28 août. M. Egan m'a souvent conseillé de faire la paix avec mes adversaires : mais je n'ai pas voulu, parce que je croyais Egan influencé par les agents de la Junte réfugiés à la légation américaine. Mes conseillers les plus intimes ont toujours été opposés à des ouvertures de paix. »

Dans une autre lettre, adressée à M. Uriburu, Balmaceda dit : « En voyant les persécutions dirigées contre moi par des individus qui, jadis, ont appuyé mon administration, j'ai pensé que la seule voie pour les faire cesser était de terminer ma vie. Adieu, bon ami, faites mes adieux à ma femme et à mes enfants. »

Le correspondant du *New-York Herald* dit que sa nouvelle de septembre sur la fuite de Balmaceda à bord du vaisseau-amiral américain, sous la défroque d'un matelot américain, lui a été communiquée par un individu dans lequel il avait pleine confiance. L'histoire était si détaillée et si précise que le correspondant y ajouta alors foi et la télégraphia. »

Retour sur les derniers jours de Balmaceda

Revue encyclopédique (Paris). 1900

Un membre de la colonie anglaise du Chili, témoin oculaire des événements qui ont précédé la chute du dictateur, a communiqué au ***Blackwood's Magazine*** une relation assez courte, mais très curieuse de ces faits, encore imparfaitement connus en Europe. Cette relation commence par le récit de l'horrible massacre de Lo Cañaz : dans cette tuerie, un Chilien fut attaché à un arbre, percé de coups d'épée, puis brûlé lentement avec de la paraffine enflammée ; pendant plus d'une heure que dura cette agonie, le malheureux refusa héroïquement de trahir son maître en désignant le lieu où il avait trouvé asile. Mais la fortune changea de camp.

Le dictateur renversé reçut l'hospitalité à la légation argentine. Il vivait isolé dans une pièce abandonnée de la maison un escalier particulier y conduisait ; une porte, toujours fermée à clef, était placée au bas de cet escalier ; les aliments du solitaire lui étaient préparés par une servante fidèle, la seule personne qui, outre les maîtres du logis, connût sa présence en cette cachette. Afin de déjouer toute suspicion, la servante sortait chaque jour pour acheter les provisions et faisait sa cuisine, dans les combles, sur une petite lampe à esprit-de-vin.

Balmaceda écrivait sans relâche, s'occupant à tracer un exposé de sa conduite et son système de gouvernement ; plus tard, il détruisit tout cela.

Un jour que, par mégarde, la porte défendant l'accès de l'escalier était restée ouverte, les enfants de la maison gravirent les marches, et, ne pensant qu'à jouer, cognèrent bruyamment sur la porte fermée à clef de la chambre du reclus. Ils ne se doutaient guère que, derrière cette porte, se tenait, le revolver au poing, un homme

désespéré, vivant dans une constante terreur, qui, entendant ce tapage, pensait que sa retraite avait été découverte par le peuple, et attendait la mort, mais bien déterminé à vendre chèrement sa vie.

Le dénouement fatal de cette affreuse existence n'arriva que le 19 septembre.

Balmaceda attendit que le terme de sa présidence fût absolument échu : dès la première lueur de l'aube, le 19, ses pouvoirs présidentiels venant à peine de prendre fin, le dictateur se retira de la vie par un suicide. Son hôte, ayant entendu une détonation dans la chambre du captif, accourut auprès de lui : il le trouva étendu sur son lit, la poitrine recouverte par le drap, un revolver adhérent encore à ses doigts, et la tête horriblement fracassée par la balle qui avait traversé le cerveau de part en part. Balmaceda avait accompli ce suicide avec une grande énergie sa main gauche était noircie par la poudre, ce qui démontrait qu'elle avait assujéti le canon contre le crâne afin que le coup ne pût dévier ; tandis que la main droite pressait la détente de l'arme. La mort avait été instantanée.

Informée de l'événement, la Junte de gouvernement résolut de le tenir secret jusqu'à ce que le corps pût recevoir une inhumation décente, afin de prévenir tout outrage de la part de la populace. Avec d'extrêmes précautions, on parvint à placer mystérieusement le corps dans une voiture et à le conduire, de nuit, au cimetière, où un cercueil de fer l'attendait. Ainsi, à la hâte, dans l'obscurité, et comme s'il s'agissait de celer un crime, on inhuma l'homme qui, un mois auparavant, faisait la loi au pays. Il fut inhumé dans le caveau d'un ami charitable qui avait déjà recueilli le corps d'un des pauvres garçons tués dans le massacre de Lo Cañaz, juste un mois auparavant. Ainsi juge et victime reposent, côte à côte, dans le même tombeau. **Du Blackwood's Magazine, janvier 1900.**

La production de nitrate de soude

Si le journal *Le Matin* est confus quant à sa présentation de la guerre civile chilienne, il l'est beaucoup moins quand il s'agit des questions financières. Cet article un peu long permet de faire le point à l'approche du 20^{ème} siècle. Précisons que The Nitrata-Railways est propriété de John Thomas North !

« **Le Matin 16 décembre 1895** :The Nitrata-Railways Cette Société anonyme anglaise, à responsabilité limitée, a été constituée en 1882, pour reprendre et exploiter les lignes de chemin de fer dont une Compagnie péruvienne avait reçu la concession en 1868, dans le but de desservir les gisements de nitrate de soude de la province de Tarapaca, qui appartenait alors au Pérou et qui fait partie actuellement du Chili depuis 1879.

Le siège social est à Londres. Le capital, primitivement fixé à un million deux cent mille livres, a été porté à un million huit cent mille livres en 1888 et en 1890, au chiffre actuel de 1,656,000 livres.

Ce capital est divisé en 165,600 actions de 10 livres, qui sont toutes émises et complètement libérées. En conformité d'un acte de 1891 les porteurs ont la faculté de diviser leurs actions en deux parties, l'une appelée action ordinaire privilégiée, donnant droit, par préemption, à un dividende fixe de 7 % ; l'autre appelée action ordinaire différée, donnant droit au solde du dividende ; l'action ordinaire, sans autre désignation, comprend la réunion des deux parties ci-dessus et donne droit à l'intégralité du dividende.

La Compagnie avait émis des obligations pour une somme de 1,100,000 livres sterling en titres 6 % et de

livres sterling au titres 7 0%. En 1888, la création de 2 000 000 de livres sterling en obligations 5% remboursables par tirages annuels jusqu'en 1995 permit de convertir les emprunts antérieurs.

Au 31 décembre 1894, le montant ordinaire des obligations en circulation était réduit à 1,785,400 liv. st.

Le réseau se compose :

1° d'une ligne concédée en 1868 et s'étendant du port d'Iquique à La Noria, en se maintenant dans la région des nitrères, à environ 25 milles de la côte ; cette ligne a été ouverte au trafic en 1871 sa concession expire en 1935

2° Une ligne concédée en 1869, partant du port de Pisagua, au nord d'Iquique, et venant rejoindre la première à travers la région des nitrères; cette ligne a été ouverte au trafic en 1872; sa concession expire en 1961.

3. Un prolongement concédé en 1890, reliant au réseau le district de Lagunas ; cette ligne a été ouverte au trafic en mai 1893 et sa concession expire en 1992.

Le développement général du réseau est de 291 milles, soit 470 kilomètres, garages compris.

Une ligne, qui devait rejoindre La Noria à la frontière de Bolivie, avait été concédée, en 1871, sous le nom de troisième concession ; cette ligne n'a pas été construite.

La région nitratière comprend une étendue de 700 kilomètres de longueur sur une largeur variant de 3 à 7 kilomètres. La teneur élevée de la terre nitratée et l'absence complète de pluies dans la région avaient présenté, jusqu'à ces derniers temps, des conditions assez favorables pour empêcher toute concurrence de la part d'autres pays.

L'exportation des nitrates a présenté un accroissement considérable. De 800 tonnes en 1830, elle s'est élevée à 23.000 tonnes en 1859, 186.000 tonnes en 1870, 220.000 tonnes en 1880, 1.050.000 tonnes en 1890.

La crise politique au Chili, en 1891 avait fait baisser l'exportation, qui s'est relevée en 1893 et 1894.

Les principaux pays consommateurs sont l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Belgique, les Etats-Unis.

Le nitrate de soude est employé surtout pour la culture des betteraves, mais son usage pour la culture des céréales s'étend chaque année. Un produit secondaire de la fabrication du nitrate de soude est l'iode, qui s'exporte en grandes quantités.

Le chemin de fer reçoit à la descente les nitrates et l'iode ; il ramène à la montée le charbon et les matériaux nécessaires aux usines de traitement.

Le tarif pour les nitrates, qui était primitivement de 16 1/4 pence par quintal espagnol de 40 kilos, a été réduit à 9 8/4 pence en 1886 puis à 8 3/4 pence en 1893 et à 8 pence, à partir de 1894. »

Les résultats de l'exploitation iront en augmentant en ce qui concerne les dividendes par action de 8 % en 1883 puis jusqu'à 25% en 1888 avec une stabilisation à 20% pour les années suivantes.

La Compagnie avait formulé une réclamation, portant sur 48,000 livres, au gouvernement chilien, pour dégâts, perte de trafic et transport de troupes pendant l'insurrection de 1891-92; elle a perdu son procès, mais elle avait constitué une réserve de 47,000 livres en prévision de cette éventualité.

La première concession conférait à la Compagnie un privilège exclusif de préférence pour la construction de toutes lignes de chemins de fer dans la province de Tarapaca, et la troisième concession stipulait qu'aucune nouvelle ligne ne serait établie soit entre la côte et les gisements nitratières, soit entre la Noria et la frontière de Bolivie. Un décret du gouvernement chilien, en date du 29 janvier 1886, déclara la forfaiture de cette clause et le gouvernement concéda, en janvier 1895, la construction

d'une ligne d'Agua-Santa, station du Nitrate Railway sur les gisements, à un point de la côte dénommé Caleta-Buena, entre Iquique et Pisagua. La Compagnie du Nitrate Railway intenta au gouvernement un procès qu'elle a perdu. La nouvelle ligne peut lui faire une concurrence active et détourner les produits des districts de Negreiros, San Donato et Huara.

On a craint que sur la production des nitrates n'amenât une diminution des transports parce que cette surproduction ayant fait baisser les prix, les producteurs se seraient entendu pour limiter la fabrication. »

Notons la décision de janvier 1886 du gouvernement contre la forfaiture : elle est de Balmaceda !

Notons l'entente des producteurs pour limiter la production afin de s'entendre sur les prix.

Notons le lien entre voie ferrée (anglaise), production (anglaise) et consommation du nitrate aux USA, en France, en Angleterre et en Allemagne. Comme si le Chili n'avait pas d'agriculture !

Notons la vitesse à laquelle augmente la production et à laquelle augmente le taux de profit pour la Compagnie ferroviaire, augmentation qui devait être la même pour les Compagnies de Nitrate d'autant que l'investissement est moindre que pour l'installation du rail. Notons qu'en 1893 malgré le décès de Balmaceda Humberstone pourra construire une voie ferrée concurrente de celle de North !

Qui pouvait remplacer le grand Balmaceda ? demande alors, Pedro. Les criminels ayant agi au nom de la «démocratie» n'eurent aucun mal pour assumer leur forfait et remplacer le président élu.

Qui pouvait remplacer le grand Balmaceda ? Le chef de la junte militaire était tout désigné pour devenir président, après bien sûr une élection en bonne et due forme. Aussi l'Amiral Montt entra dans la légende.

Qui pouvait remplacer le grand Balmaceda ? Un président militaire à la place d'un civil. Mais à titre temporaire. Jusqu'à présent les militaires se contentaient de surveiller le pays !

Quels autres bénéficiaires du côté des politiques ? Il avait été élu député en 1885 et Balmaceda avait cru, en 1990, qu'il pouvait le nommer, en toute confiance, ministre de la Guerre et de la marine.

Quels autres bénéficiaires du côté des politiques ? Federico Errazuriz, le ministre en question, fils d'Errazuriz, président de 1871 à 1876, avocat, prit part à la révolution qui renversa Balmaceda.

Quels autres bénéficiaires du côté des politiques ? Federico est donc devenu à son tour président du Chili après l'Amiral Montt et après avoir truqué les urnes. Il mourut à Valparaiso le 11 juillet 1901, à la fin de son mandat et fier du devoir accompli.

Quand les maîtres sont les maîtres ils se servent, donc Federico Errazuriz laissa le pouvoir à son beau-frère M. German Riesco.

Quand les maîtres sont les maîtres, ils inscrivent leurs noms sur des monuments, sur les plaques de rue.

Quand les maîtres sont les maîtres, Balmaceda a pu changer de nom et s'appeler Allende, l'histoire n'allait pas changer pour autant ! Il reste toujours des balmacedistes conclut Pedro.

A l'école, Hernan s'étonne : après le grand chapitre sur la Guerre du Pacifique, rien sur la guerre civile !

A l'école, Hernan ose encore une question à ne pas poser et plutôt que de citer Balmaceda il demande : « Et pourquoi n'a-t-on pas, ici à Humberstone, une rue Eulogio Robles Pinochet ? »

A l'école, Hernan s'étonne : Les noms de rues d'Humberstone si sont si classiques. Avenue Manuel Baquedano, en l'honneur du Général en Chef de l'Armée du Chili vainqueur de la Guerre du Pacifique ; avenue Manuel Blanco Encalada, héros de l'Indépendance et premier président du Chili ; la rue Esmeralda, du nom de la corvette naufragée pendant le combat naval d'Iquique le 21 Mai 1879 ; son commandant Arturo Prat sonne un autre nom de rue. Eleuterio Ramirez a eu une mort honorable dans la Bataille de Tarapaca, le 27 Novembre 1879 et on lit aussi son nom à Humberstone.

Mais, ajoute Hernan : rien pour Eulogio qui a conduit une belle bataille à deux pas de notre ville, à Pozo Almonte ?

Le maître laisse alors apparaître un sourire énigmatique et, sans le moindre signe d'énervement se contente de dire : - Ainsi s'écrit l'histoire !

A l'école, Hernan s'étonne et cette fois c'est, en cour de récréation, car Luis lui saute presque dessus et lui demande des explications sur ce projet de rue Pinochet. Son père était en 1948 à quelques kilomètres de là dans un camp, à Pisagua et il était dirigé par Pinochet... Hernan se défend : il ne s'agit pas du même car Eulogio est mort à Pozo Almonte en 1891 !

Sans la fermeture de l'usine, Pablo serait déjà un des ouvriers mais voilà, il peut encore y vagabonder quelques jours en attendant le grand départ.



Centre ville d'Humberstone

Au milieu en vert la place, n° 19. Autour de la place le n°20 c'est le théâtre, et le 27, c'est la bibliothèque. Pablo vivait juste à côté de la bibliothèque, derrière le local syndical des métallurgistes n°28 qui est sur la rue Prat.

A un pâté de maison, la rue Esmeralda avec l'hôtel, la piscine et les toilettes publiques. Au-dessus du 23 le quartier des célibataires. Le 17 c'est l'église avec à côté le marché et le 16 le collège religieux. L'essentiel c'est le 6, l'épicerie, et le 8, l'école publique. Quant au 21, l'hôpital, il vaut mieux l'éviter.

Pablo a plusieurs fois répété à Hernan qu'il craignait son départ pour la ville d'Iquique ; celui-ci a tenté de bien le rassurer.

- Je sais, toute ta famille, sauf toi j'insiste pas, est née à Humberstone, vous êtes les anciens de notre belle cité, donc tu crains tout départ, mais moi qui ai l'habitude de bouger, je te le dis franco, le mouvement c'est mieux que l'immobilité, votre sage immobilité ai-je envie de dire.

Pablo a plusieurs fois répété à Hernan les justes causes de leur immobilité. Ils habitent au centre ville, à deux pas de la place, à deux pas de l'épicerie et même à deux pas de la bibliothèque. Que demander de mieux quand en plus on a une maison en adobe ?

- Ici, nous sommes Boliviens, Argentins, Péruviens ou Chiliens et nous sommes de partout. Il y a toujours une bonne raison pour partir ailleurs pour être les nomades que nous devons être. Parce qu'un chef est jugé insupportable, parce que l'amour est ailleurs, parce que les salaires sont trop bas, parce que les fêtes sont trop tristes, nous nous en allons.

Pablo a répété plusieurs fois à Hernan que sa mère reproche à cet appartement une seule chose : il est trop près des maisons des célibataires. Une raison pour partir à l'aventure ?

- S'appeler Ramirez et habiter rue Ramirez peut devenir une raison de départ ! De toute façon le nomade ne cherche pas forcément une raison pour déménager d'autant que, déménager, c'est jamais compliqué : un âne, une mule, une remorque et toute la fortune des pampinos s'y case aisément !

A parler de Pablo, c'est normal d'insister sur l'emplacement de sa maison au toit de tôle, en fait elle est la seule à donner sur la place. La famille Ramirez fait-elle partie des amis des patrons ? Pour le moment nous ne savons les raisons de ce privilège surtout à comparer avec celle d'Hernan qui vivait sur le dernier 8 vers le bord de la ville, là où s'entassaient les déchets industriels.

Son père, roi du cambouis, est une gueule noire et non un boucanés travaillant au soleil. Champion en mécanique il n'en porte pas moins la blouse de travail classique des ouvriers et des gros pantalons fabriqués en droguet. C'est lui comme partout, les matelas sont faits de feuilles de maïs.

Pablo savait très bien, que cette fois encore, Hernan avait raison. Rue Ramirez, ils pouvaient écouter en permanence les haut-parleurs de la radio installée par les patrons. Pour certains c'était une chance car ils vivaient en musique. Pour d'autre c'était une charge car ils préféraient le silence. Emma ne trouvait qu'avantages à cette proximité.

Elle aimait les derniers chachachas et même le charleston. Elle aimait les annonces : « Pedro souhaite un bon anniversaire à Emma en lui offrant d'écouter « *Humberstone lindo y querido* » de Daniel Oro.

Pablo savait que tout était entre les mains des autorités : l'équipe de foot, la radio, l'épicerie, l'hôpital et même l'église. Au bout d'un moment ça devient la même chanson. Mais par la fuite peut-on éviter cette chanson ou la fuite sert-elle seulement à alimenter d'indispensables illusions ? Pablo sentait que le cadeau de ses parents s'appelait : « les mérites de l'immobilité ». Comme s'ils étaient des paysans attachés à leur terre !

Une fois ils étaient allés faire un voyage d'une journée jusqu'à Pica pour découvrir l'immense verdure. Emma en était revenue avec cette maxime si souvent répétée :

« Quand d'un avocatier pleuvent des avocats
Si par erreur un pauvre passe à cet endroit là
Tous les beaux avocats remontent alors sur l'arbre ! »

Le fait le plus étrange c'était bien sûr le cas de monsieur Humberstone : après un grand voyage il se fit immobile ! Il était resté dans la Pampa où il s'était marié, où il avait eu tant d'enfants, où il avait tant prié et où il était enterré. Cependant ses enfants allaient au Collège anglais !

- Partir pour s'arrêter disait Hernan, ça s'appelle coloniser.

Pablo se régalaît des sentences de son camarade : il préférait conjuguer le verbe partir avec rêver.

- Hernan, quand irons nous chercher les trésors que les Péruviens ont dû laisser dans des oficinas abandonnées le jour où, en quatrième vitesse ils ont quitté notre Pampa.

- Quand nous serons d'accord pour le partage du trésor avec ta petite sœur et mon petit frère !

- Je croyais qu'on a dit que s'il y avait 16 pièces d'or, une moitié allait à nous deux, les grands, et que nous partagions le reste encore par deux, soit 6 pour toi, 6 pour moi et 2 pour ma sœur et 2 pour ton frère.

- J'avais oublié et puisque tu y penses prépare ta voiture et on part demain avant qu'il ne soit trop tard.

Partis tôt un matin, avec une bouteille d'eau, un sandwich pampino (oignon grillé avec petits morceaux de viande), ils ont marché puis les petits très vite ont donné des signes de fatigue. Par chance ils sont arrivés avant épuisement à l'ancienne oficina Montevideo et là à l'ombre d'un mur ils ont bu, mangé puis avec les outils repris de la voiture, ils ont tapé sur les murs jusqu'à ce que Pablo crie : « ça sonne creux ! ça sonne creux ». Et ça sonnait creux alors ils ont gratté, ils ont fini par retirer une petite boîte en bois qu'il suffisait d'ouvrir pour récupérer le trésor et se le partager.

Le soleil tapait fort, tous les enfants suaient à grosses gouttes, ils ne sentaient plus rien seulement leur cœur battre Les outils n'étant pas faits pour ouvrir, il a fallu taper, une planche s'est cassée, et leurs yeux ont crié plus encore que leurs voix !

Le corps momifié d'un petit enfant décédé voici longtemps avait été casé dans ce mur d'adobe, en guise de tombe ! Alors, effrayé, ils ont couru vers Humberstone et n'ont jamais compris qu'ils aient pu retrouver la ville !

Pablo et Hernan étaient sortis des limites géographiques de leurs vadrouilles en ville, limites marquées par un beau bâtiment, ressemblant à un kiosque à musique, sauf qu'il est situé hors d'une place, à la frontière en la partie habitable de la ville et la partie usine : c'est la Targetera si indispensable en toute usine digne de ce nom. Un local syndical est à côté.

Pablo et Hernan connaissent ce bâtiment : c'est là où les ouvriers pointent. Sur la partie supérieure les surveillants dominent la situation. Normalement Pablo devrait déjà pointer comme ouvrier : c'est ainsi que débute les jeunes. Ils chargent les barres à mine pour que les charrettes les amènent aux piqueurs dans la nitratière. Il existe trois sortes de barre à mine : celles pour percer la première croûte de minerai, celles pour percer la couche jusqu'à l'endroit idéal où avec la troisième on creuse un peu les bords pour y caser la dynamite. Un bon piqueur doit faire en sorte que l'explosion apporte le plus de salitre à charger sur d'autres charrettes.

Mais Humberstone est en voie de liquidation. Depuis février le silence s'est emparé des lieux et au 31 décembre un cadenas sur le portail d'entrée va clore cette histoire. Autant dire que cette fête nationale n'a plus les airs d'antan. Autant dire que sa préparation a laissé à désirer. Or les fêtes dans ce désert, c'était le moyen d'exprimer ce que la culture pampino avait de mieux et ce que Pablo avait de mieux c'était l'art du cerf-volant.

Que pouvait devenir cette ville fantôme à partir du 1^{er} janvier 1961. Elle a été rachetée par un milliardaire fou qui a voulu être propriétaire d'une ville. Mais après ?

Ils y ont cru à Humberstone-Musée quand, le 15 juillet 2005, ce lieu est devenu Patrimoine Mondial de l'Unesco après, pour le Chili, l'Île de Pâques, l'Église de Chiloë et Valparaíso. Quel honneur ! Le ministre de l'éducation d'alors, Sergio Bitar déclara : « Sachez-le, il y a des agences de tourisme dans le monde qui organisent des voyages seulement dans les sites du patrimoine mondial. Humberstone va se transformer en attraction touristique très importante. »

Ils y ont cru à Humberstone-Musée car la déclaration de l'Unesco était conforme à leurs attentes en mettant en avant la créativité des pampinos dans leur forme de langage, dans leur solidarité et dans leurs luttes pour la justice sociale.

Ils y ont cru à Humberstone-Musée et ce roman pourrait être celui d'une ultime défaite.

Ils, ce sont les 3000 anciens ouvriers unis pour sauver au moins deux salpêtrières. « Santiago Humberstone » et « Sainte Laura » ont été déclarées Monuments Nationaux par Décret No 30 du mois de Janvier 1970 du Ministère d'Education. Un dépliant touristique qui n'existe plus indiquait : « Le 17 Janvier 2002 les deux oficinas salpêtrières ont été mises aux enchères, et elles ont été adjugées par la Corporation Musée du Salpêtre pour la somme de cent vingt millions de pesos, Cette Corporation réunit plus de 3000 membres, principalement de vieux travailleurs de la pampa, leurs parents et leurs amis. Le président de cette société c'est M. Sergio Bitar Chacra, un illustre homme politique et un Sénateur de la République. Le propos de l'organisation est de récupérer ces oficinas pour les transformer en d'intéressants pôles touristiques. Pour ce motif, M. Bitar et ses directeurs ont voyagé en France au nom de la communauté d'Iquique pour demander le soutien de l'Unesco afin de les déclarer Patrimoine de l'Humanité. »

Ils se sont battus pour Humberstone-Musée et Pedro comme Pablo comme Emma peuvent s'en réjouir même si tout n'est pas rose, tout étant tellement gigantesque.

Ils se sont battus pour Humberstone et, tout comme le nitrate naturel du Chili retrouve une nouvelle jeunesse, ce lieu finira par devenir emblématique autant que la Tour Eiffel !

Ils se sont battus pour Humberstone-Musée en marquant des points à comparer la situation d'aujourd'hui, avec celle de l'an 2001, quand le passionné du Chili qu'est Jac Forton a fait le récit de sa visite et qui disait :

« Cheminer dans les rues désertes de cette ville fantôme est une expérience extraordinaire. Un rien d'imagination fait revivre le brouhaha d'une ville en plein essor dont les rues, toutes en angles droits, regorgeaient d'une faune humaine assez invraisemblable. »

Un rien d'imagination m'habite et me pousse à chercher des ombres. Plus que Emma et ses enfants j'aurais pu me pencher sur le cas d'habitants devenus fameux comme l'écrivain Hernan Rivera Letelier.

Un rien d'imagination m'obsède et me fait craindre que les forces de la nature ne soient plus efficaces pour détruire que l'insouciance d'hommes à la mémoire fragile.

*Humberstone n'est ni un cimetière ni une farce touristique. Voilà pourquoi je reprends mon livre et son chapitre **Conversaciones**.*

Eduardo Devés
**LOS QUE VAN
A MORIR TE SALUDAN**

Segunda Edición
Primer de 1987



*Historia de una masacre.
Escuela Santa Marta
Iquique, 1907.*



EDICIONES DOCUMENTAS

NUESTRA AMÉRICA EDICIONES



AMÉRICA LATINA LIBROS

*Tout crime s'organise plus encore que la paix. Dans **Conversaciones**, le chapitre de **Los que van a morir te saludan**, nous lisons que fin décembre 1907, pendant la grève des ouvriers, aucune conversation n'a été possible entre les deux parties se faisant face. Par contre au sein de groupe des patrons il y eut de nombreuses conversations entre les modérés prêts à négocier et les extrémistes qui changeaient le conflit du travail en une guerre générale.*

Tout crime s'organise plus encore que la paix. Les autorités à savoir le maire d'Iquique, les propriétaires de journaux, et bien sûr les patrons découvrirent en la personne de David Richardson que les Anglais refusaient définitivement toute négociation. Ils étaient prêts à faire venir 10 000 employés d'Argentine, ils étaient prêts à tout sauf au dialogue. Donner quelque chose aux ou-vriers, OUI, mais à condition d'obtenir d'abord leur soumission.

Tout crime s'organise plus encore que la paix. En conséquence la balle était dans le camp du gouvernement et de son armée. L'équipe Montt-Sotomayor avait de toute façon décidé de préparer la tuerie, pour l'exemple, pour l'avenir et pour la paix ! L'armée avait déjà tiré sur des ouvriers sans armes qui tentaient de descendre à Iquique. Un affrontement avec une dizaine de morts !

*Tout crime s'organise plus encore que la paix. Un avocat, Claudio Barros, demande d'éviter le pire en appelant au calme dans le journal **La Patria**. Face à un peuple tranquille, respectant la légalité, toute violence serait un enfer ! Et en grattant, l'enfer s'est trouvé juste sous la première couche d'hypocrisie sociale. Les survivants n'ont jamais compris comment ils avaient survécu !*

Nous avons repris notre visite à travers les rues et à un moment nous sommes entrés dans un petit musée. De manière artisanale, une copie de documents due massacre de l'école Santa Maria de Iquique était affichée.

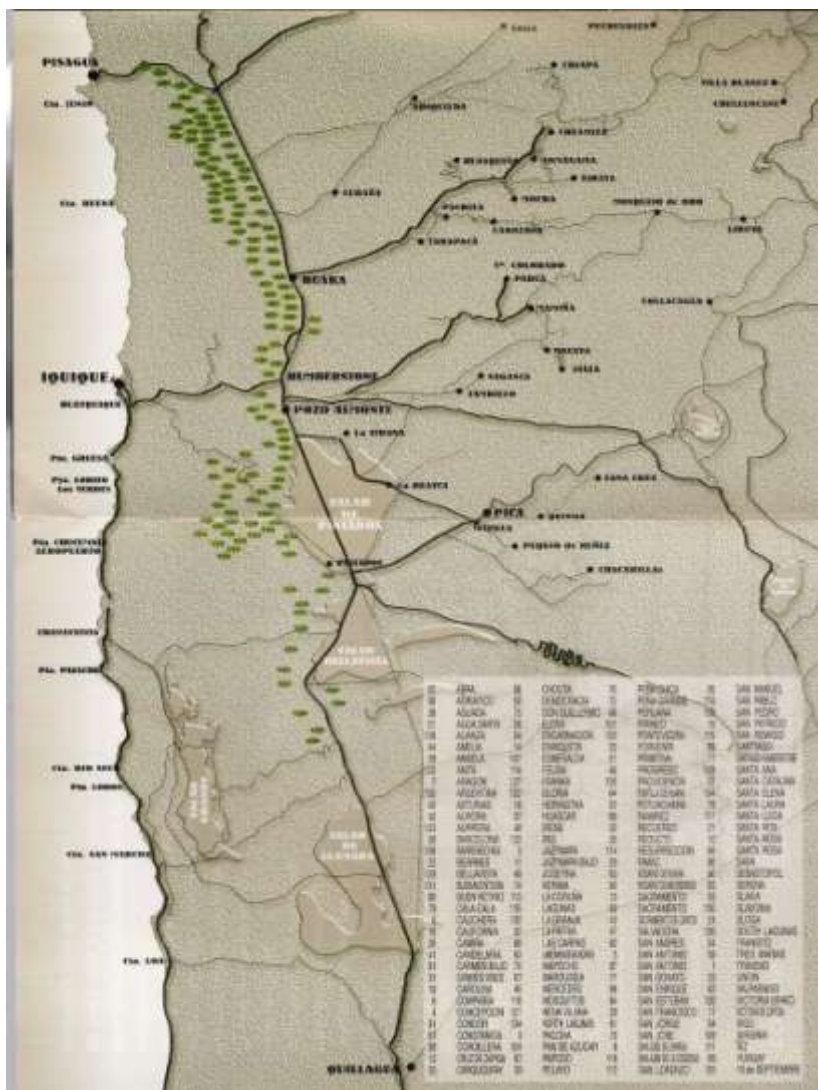
Le dépliant touristique de 2007 nous avait prévenu :

« Il y a longtemps, quand cette oficina s'appelait La Palma, les appointements et les salaires n'étaient pas payés en argent du pa. On employait à son remplacement ce qu'on appelait des "fichas" qui étaient "le circulant" obligé. Celles-ci n'avaient un pouvoir que dans les limites de l'oficina, situation qui obligeait les travailleurs à payer des prix abusifs pour les articles qu'ils achetaient tous les jours et la Compagnie de sa part tirait partie de tout.

Actuellement les "fichas" sont devenues des objets bizarres et le Musée du Salpêtre d'Iquique possède une collection assez complète de celles circulant dans les différentes oficinas de notre province.

Nous devons ajouter que le système de "fichas" a constitué le pas le plus avancé de l'exploitation de l'homme par l'homme. Il a été à l'origine des premières luttes sociales qui ont provoqué des actions répressives atroces, telles que les meurtres dans les oficinas "Ramirez" et "La Corufia" et le tristement fameux Meurtre de l'Ecole Sainte Marie d'Iquique, fait qui s'est passé le 21 Décembre 1907 où environ deux mille personnes, des hommes, des femmes et des enfants, d'après les calculs les plus sérieux, sont morts criblés par les armes des soldats de l'Armée. La quantité de personnes blessées fut similaire. »

Les « conversations » entre les deux camps ont abouti à cette infamie au moment où en France des soldats refusaient de tirer sur des vigneron. Cependant beaucoup y tirèrent aussi sur des ouvriers.



Tous les points verts sont les usines de salpêtre !

Voici les dix revendications des ouvriers du salpêtre :

- 1. Accepter momentanément la circulation des jetons en attendant de pouvoir les échanger contre de l'argent comptant à un taux égal pour toutes les compagnies et amende de cinq cents pesos pour celles qui s'y refuseraient.*
- 2. Paiement des salaires sur la base d'un change fixe à dix-huit pences. [salaire basé sur le change de la livre sterling : quand le change baissait le salaire baissait]*
- 3. Liberté de commerce totale et absolue dans les villages salpêtriers.*
- 4. Protection générale de l'ensemble des cuves et des chaudières par des grilles de fer avec obligation pour les compagnies n'ayant pas souscrit à cette contrainte de verser une indemnité allant de cinq à dix mille pesos aux ouvriers victimes d'accident du travail.*
- 5. Obligation d'avoir une balance et un mètre afin de pouvoir vérifier les poids et mesures à l'extérieur des magasins d'alimentation.*
- 6. Fournir un local gratuit pour permettre le fonctionnement de cours du soir à la demande des ouvriers.*
- 7. Interdiction pour l'administrateur d'utiliser dans les cuves le minerai préalablement refusé pour titrage insuffisant.*
- 8. Interdiction pour l'administrateur de renvoyer les travailleurs ayant participé à ce mouvement sans un préavis de deux ou trois mois ou une indemnité de trois à cinq cents pesos.*
- 9. Obligation pour les patrons et les ouvriers de donner un préavis de quinze jours avant toute cessation de travail.*
- 10. Une fois cet accord accepté, il devra être enregistré légalement est signé par les patrons et les représentants des travailleurs.*

De telles revendications étonnent par leur sagesse. Un local : c'est rien ; une balance, pour éviter que celle des patrons ne volent les acheteurs dans l'épicerie : un coût minimum ; une protection pour les chaudières : un respect indispensable de la vie humaine ; seules les revendications salariales, qui ne sont que justice, représentent pour les patrons une charge mais si peu encombrante ! Et pourtant, pas question de lâcher la moindre concession !

La grève a duré, la grève s'est renforcée mais toujours pacifique jusqu'au samedi 21 décembre quand l'armée a demandé à tous les pampinos de se tasser dans l'école pour une dernière communication et cette communication fut un ultimatum : ou revenir au travail, ou mourir dans l'école. Quelques-uns sont sortis, ils furent très rares. Les autres ont attendu et l'ordre est venu.

Le général Silva Renard a fait ouvrir le feu, à la mitrailleuse, sur des hommes sans armes, et les corps tombaient un peu comme la pluie, quand le vicaire Rückers se jetant devant cet assassin le supplia les bras en croix de faire cesser les tirs. Pour être convaincant certes disent qu'entre ses mains il tenait, le corps sans vie d'un bébé.

Tout avait été prévu : des charrettes attendaient dans les rues adjacentes pour emporter les morts vers des fosses communes tandis que les vivants étaient conduits au train les ramenant à la case départ, dans l'immense pampa.

En 2012, le voyageur s'arrête à l'entrée d'Iquique, devant un monument, à la gloire des ouvriers. Celui qui tape, celui qui creuse, les pampinos sont là, justement célébrés. Bien plus qu'un monument, ils auraient préféré, quand ils étaient vivants, respect et dignité.

Ils étaient le néant, le désert repoussant, ils étaient l'enfer pour les rois de l'argent.

La leçon est connue, l'ouvrier mort est géant, l'ouvrier travaillant est une source d'argent.

En 2012, le voyageur s'arrête à l'entrée d'Iquique en se disant peut-être que ce beau monument est un aide-mémoire pour chercher à comprendre comment 2000 ouvriers ont pu être massacrés en l'an 1907. Plutôt que la statue d'un triste général, voir sur un piédestal, un morceau de salpêtre, et des ouvriers autour, c'est comme une revanche.

Pablo comme ses copains savaient tout de l'histoire, tout de ce massacre, tout de Santa Maria. Don Jorge pleurait presque en la leur racontant : qu'une école ait pu, servir cette infamie, c'était pas supportable !

- Au sujet de l'hôtel, dis-moi Maman chérie, comment vivent les riches ? Sont-ils désagréables ?

- Ils n'ont rien à t'apprendre. Leur thé est bien meilleur que celui que tu bois, et leurs corps élégants ressemblent à des bijoux. Mais en fait ils sont tous, des humains si communs !

- Est-ce qu'au moins ils nous voient ? Qu'est-ce qu'ils disent de nous ?

- Quand ils jouent au billard, ils parlent de leurs femmes, et quand leurs douces femmes se lancent à causer, elles évoquent leurs enfants. Ils vivent plus à l'ombre, ils vivent mieux soignés mais en fait ils sont tous des humains si communs !

- Au sujet de l'hôtel, dis-moi Maman chérie, a quoi ressemble un sol sans la terre battue ?

- C'est lui que je nettoie quand revient le matin. C'est le règne du bois qu'il faut savoir cirer. Mais pourquoi ces questions ? Demande à leurs enfants !

- Tu le sais comme moi, leurs enfants ne sont pas, dans nos écoles et dans nos rues. Tu viens même de le dire, ils vivent plus à l'ombre !

- Dans leurs appartements la pergola est reine. Et dans leur hôtel, le frais est de rigueur. Ils achètent la glace au fabriquant de glace, ils achètent la vie mais la vie c'est pas ça, c'est pas ce que l'on a, mais bien ce que l'on est. Et ça ; vois-tu mon fils, ils ne le savent plus et voudraient qu'on l'oublie. En cela j'en conviens ils cessent d'être communs et ils ne nous voient pas !

Nous ferons ici une brève parenthèse pour parler de la nourriture du travailleur du "caliche". De bonne heure il arrivait à la cantine ou "rancho" où il prenait un succulent petit déjeuner qui consistait en un grand plat d'haricots avec une espèce de blé et un bifteck, suivi d'un bol de thé ou de café accompagné d'un sandwich de charcuterie et un bol de "cocho" qui est un mélange de farine de blé grillée avec du sucre et de l'eau bouilli.

Au milieu de la matinée, sur le lieu du travail, on servait une collation qui consistait en des sandwiches et du thé.

A midi on servait le déjeuner, c'est-à-dire, le repas principal formé par trois plats remplis jusqu'au bord, occasion où il ne manquait pas la "cazuela de vacuno" (potage de bovin), les légumes, des rôtis et d'autres aliments d'une haute valeur nourrissante avec au dessert un pot de "huesillos con note" et l'inévitable jarre de café.

Au soir c'était l'heure du dîner où l'on servait des repas identiques à ceux du déjeuner.

Le travailleur de la pampa se nourrissait très bien, pour mieux accomplir le lourd travail qu'il devait réaliser, en brandissant une massue de 25 livres sous le torride soleil du désert et pour pouvoir ramasser la quantité de "caliche" qu'on lui avait assignée.

*Aujourd'hui en ce 8 octobre 2012, nous reprenons notre marche vers les hauts-lieux de la ville. Après la rue Baquedano, en tournant à droite, le visiteur se donne la sensation de circuler presque dans le luxe ! Sur la place centrale les haut-parleurs de la radio diffuse une chanson de Compay Secundo popularisée par le film **Buena Vista Social Club**. Le promeneur se sent subitement fantôme à son tour, surtout en arrivant devant le Club social.*

Sur la place dessinée comme le drapeau anglais, un édifice blanc nommé le Club Social est aussi un hôtel. Seuls les chefs, les employés de bureau pouvaient y entrer. Ils devaient s'habiller élégamment, tant les dames que les hommes. Sous l'administration anglaise les règles à cet égard étaient inflexibles. La première préoccupation de la Compagnie, au moment d'engager un employé de n'importe quel niveau, était de l'habiller de la tête aux pieds avec un costume noir fait à sa taille, chemise de plastron, cravate de lasso, des gants blancs, un melon (chapeau hongo) et des souliers vernis, en plus d'une montre d'argent dont la chaîne lui croisait la poitrine sur l'élégant gilet. Ce costume devait être utilisé tous les soirs à l'heure du dîner, activité qui était présidée par le propriétaire ou par l'administrateur. Tous les employés se situaient près ou loin de celui-ci selon l'importance de la charge qu'ils servaient, ou de leur ancienneté dans la compagnie.

Aujourd'hui en ce 8 octobre 2012, nous imaginons, les fêtes sociales de l'hôtel. A l'entrée on donnait à chaque assistant une fiche avec un numéro. Rouge pour l'homme et blanche pour la femme. Les numéros étant distribués au hasard c'est au dernier moment que chacun découvrait son partenaire dans la danse, ce qui produisait les plus variées et les plus amusantes

Le vaste salon, très orné et illuminé, avait deux rangées de chaises ou s'installaient d'un côté les hommes et en face d'eux les femmes. Au centre, le maître des cérémonies portant un bâton, donnait à un moment précis, trois forts coups sur le plancher avec la pointe du bâton, puis l'orchestre commençait à jouer. Alors tous les danseurs avançaient à la rencontre de la femme portant la fiche dont le numéro coïncidait avec le sien, et à ce moment là, le bal débutait et durait jusqu'à une heure avancée de la nuit, dans une ambiance de respect qui n'empêchait pas la joie de la fête.

Au milieu du désert, la vie sociale de l'élite était aussi soignée qu'à la ville !

Un salon de billard, où les messieurs s'amusaient avant l'heure du dîner, où ils prenaient d'exquis apéritifs, accompagnés d'aromatiques cigarettes étrangères, avait à ses côtés la cuisine, un vaste endroit présidé par une grande masse de fer fondu, qui était la "cuisinière économique". Ses grands feux, ses fours et ses cheminées nous font imaginer la quantité de plats qu'on y préparait tous les jours pour faire le délice des employés.

A l'intérieur de l'hôtel est située la pergola où l'on dansait toutes les fins de semaine et les jours de fête. Cette pergola conserve encore une partie du toit de chaume équatorienne et l'estrade de l'orchestre.

A côté de la piste de bal est situé le Bar, où les employés de l'oficina allaient boire de grands verres de bière et des rafraîchissements gelés afin d'éviter la chaleur.

Les autres dépendances correspondaient aux chambres pour les hôtes et à d'autres services. Les visiteurs d'aujourd'hui peuvent y utiliser les toilettes. Tout est restauré à merveille, du plancher aux fenêtres.

« Ecouter la radio, ça me rend moins idiot » dit Pablo a son ami Hernan. Cette radio diffusait sans discontinuer pendant cinq heures chaque jour, de 12 h 30 à 13 h 30 et de 19 à 23 h sur la place de la ville, des émissions de variété, des conseils aux ouvriers etc. Le studio était sur la rue Ramirez entre la bibliothèque et la maison de Pablo. Peu avant la fin de la ville, tout a été transporté à Iquique dans une maison proche de la cathédrale et c'est devenu "Radio del Salitre AM".

Le jour des fêtes c'est-à-dire le 21 mai, le 18 septembre et à Noël, le studio s'installait sur la place et la radio apportait toute sa compétence à leur réussite. Les succès c'était de Nelson diaz "Yo soy pampino" et « El chaca chaca del trén" de l'Orquestre rythme et jeunesse, mais surtout le charleston.

« Ecouter la radio, ça me rend moins idiot » dit Pablo a son ami Hernan.

- Si tu dis écouter je veux bien te croire, lui répond Hernan mais le plus souvent les auditeurs se contentent d'entendre, toujours moraliste.

- Entendre ou écouter un charleston, dis-moi la différence !

- Celui qui danse est obligé d'écouter car la musique se fait mouvement. A entendre, je reçois. A écouter, je cherche peut-être le son de la quena.

- Il ne s'agit pas d'entendre le maître d'école comme quand ce qu'il dit entre par une oreille et sort par l'autre...

- Exactement.

- Et si à trop écouter, comme aux fêtes de La Tirana, les auditeurs entrent en transes ?

- A La Tirana, les croyants dansent à y perdre les sens. La musique les emporte plus qu'elle ne les porte.

Il était une fois une guerre sans fin entre indiens et espagnols. Dans le convoi de 1535, sorti de Cuzco vers le sud, et conduit par Diego de Almagro, il y a avait trois otages d'importance, sous bonne garde, qui seraient tués si les 10 000 indiens de la troupe se révoltaient : Paulino Tupac, prince Inca, Huillac Huma, prêtre de l'ancien culte au Dieu Soleil (Inti) et sa fille Ñusta Huillac.

Ils réussirent à s'échapper, ensemble ou pas, difficile à savoir.

Ils étaient dans la région de Pica et avec des soldats Incas ils vont se cacher dans les bois de tamarin et d'algarobe, dans une zone alors très boisée appelée Pampa du Tamarugal.

Pendant quatre ans ce groupe exerça un pouvoir tyrannique sur la région, en exécutant tous les espagnols et les indiens baptisés, dans le cadre d'une rébellion visant au retour du pouvoir ancien. La notoriété de cette partie libérée du pays gagnant du terrain, elle a été nommée Tarapacá qui en langue inca signifie, bois impénétrables.

Ñusta est devenue la tyrane jusqu'au jour où son cœur a flanché devant un ennemi dont elle repoussa la condamnation en invoquant la volonté des idoles.

Il s'agissait d'un Portugais, don Vasco de Almeida, dont le regard suscita un amour réciproque entre la prêtresse et lui. La mort avait été reportée de quatre mois ce qui leur laissa le temps de bavarder :

- Et si je deviens chrétienne est-ce que je vais renaître dans l'au-delà, pouvant ainsi vivre unie à ton âme pour toujours ?

- Oui mon amour répondit le portugais.

- Tu en es sûr, vraiment sûr ? insista la prêtresse.

- C'est ce que dit ma religion et mon dieu est à la source de toute vérité.

L'entourage de Ñusta en découvrant son changement d'attitude se mit à la surveiller et le jour où elle se fit baptiser par son amoureux, avant que ne soit prononcée les dernières paroles, les deux personnages tombèrent sous les flèches des Incas.

Puis entre 1540 et 1550 le frère Antonio Rondon passant par là vit un arc en ciel. Il alla à sa source et découvrit une croix chrétienne ce qui lui sembla être un signe du ciel l'invitant à se souvenir de La Tirana. Il construisit une ermite, qui se changea en église et en ce culte nouveau à l'adresse de cette vierge du désert.

Cette histoire puis la légende a été popularisée par l'historien d'Arica Rómulo Cúneo Vidal. Les célébrations sont à la fois des danses issues de la tradition inca, des films nord-américains, ou des dernières danses boliviennes. Tout ce qui peut faire spectacle est au rendez-vous.

En 2008 la présidente est venue suivre la messe au milieu de 250 000 personnes, avant d'aller jusqu'à Pica chez des amis. Au retour, elle s'est arrêtée à Humberstone pour discourir sur les progrès immenses que va faire le tourisme en ce lieu.

La famille de Pablo est toujours très croyante mais aucun de ses membres n'est pilier de l'église. Aucun enfant n'est scout, et Pedro ne va pas à l'Action catholique.

Les curés au Chili, dominent le pays, plus par des processions, que par des cathédrales. A Humberstone aussi, ils occupent la rue. Pour la Semaine Sainte le Christ s'impose partout et quand il faut fêter, la Vierge inventée autour de la Tirana, alors tout est folie, comme nous le savons.

Quant aux crèches de Noël, pour célébrer Jésus que d'efforts accomplis ! La famille Gallardo affiche sa fierté pour y avoir installé une cascade d'eau qui coule chaque fois que les trois bons mages s'approchent de l'enfant. Un système ingénieux d'un vrai mécanicien dévoué à l'église. Pablo a bien souvent joué des mauvais tours le jour des processions. Pour la dernière année, il a même arrêté le système électrique ce qui a provoqué une nuit générale, chacun se décidant à fabriquer des torches.

L'église est très belle et très illuminée mais un fait est étrange. Parce qu'à Humberstone il n'y a que des ouvriers les vieux s'en vont ailleurs quand ils sont fatigués voilà pourquoi la ville n'a pas de cimetière. C'est assez incroyable mais pour chaque décès les cortèges s'en vont, jusqu'à Pozo Almonte ! C'est à 20 km !

Le nitrate après la première crise de 1920

Léon Archimbaud, Revue du Pacifique 1925 (extraits)

[A partir de 1920 débute la fin du nitrate chilien]

La consommation totale pendant la campagne 1921-1922 (1^{er} juillet-30 juin) atteignait 1 544.000 tonnes, en légère augmentation sur celle de la campagne 1920-21, qui avait été de 1.450.000 tonnes, et en diminution de 300.000 tonnes sur la consommation de la campagne 1919-1920.

Notons d'ailleurs que la plus grande partie du nitrate consommé au cours de la campagne 1921-1922 fut prélevée sur les stocks existant en Europe; les exportations du Chili durant cette période se chiffèrent à peine à 600.000 tonnes métriques (soit 328.500 tonnes au cours du deuxième semestre 1921 et 278.000 tonnes pendant le premier semestre 1922), au lieu de 1.450.000 tonnes pendant la campagne 1920-21. En présence de la crise quelle fut la réaction des intéressés ?

Depuis janvier 1919, la plupart des producteurs chiliens de nitrate naturel étaient groupés en une association dite Association des producteurs de nitrate chiliens³ qui disposait des stocks existant au Chili, tandis que les stocks européens étaient aux moins d'un groupe ou « pool » d'importateurs britanniques.

Dès la fin de 1920, pour empêcher les prix de s'effondrer, et dans le but de soutenir les producteurs, le « pool » londonien avait acquis des quantités considérables de

³ Constituée au début pour 5 ans, l'« Association des Producteurs » a été renouvelée le 8 mai 1924 pour une durée de six "années, soit jusqu'au 1er juillet 1930. Réunissant environ 95% des propriétaires de gisements, elle a le moyen d'agir d'une façon efficace.

nitrate chiliens à des prix élevés ; eu revanche, les producteurs s'étaient engagés à ne pas effectuer de ventes au-dessous d'un prix déterminé, à savoir 14 sh. le quintal espagnol de 46 kg 09. Les résultats d'une telle politique furent positivement désastreux pour les producteurs : ils se trouvèrent incapables d'effectuer aucune vente ; quant au « pool », disposant de moyens financiers puissants qui lui permettaient de tenir, il se refusait à liquider ses stocks à perte.

Pour faire face à cette situation, un accord fut conclu aux termes duquel les producteurs acquéraient le droit d'abaisser progressivement leurs prix de vente de 14 sh. à 10 sh. 3 d. entre octobre 1921 et juin 1922, la fixation des prix devenant absolument libre après juin 1922. Cette baisse eut naturellement une répercussion immédiate : la chute correspondante des prix européens.

Grâce à ces mesures, qui permirent finalement de pallier les funestes effets de la crise économique, nous pouvions constater depuis deux ou trois ans déjà divers symptômes favorables, bien qu'en dépit d'une production restreinte le stock chilien fût plus considérable qu'un an auparavant ; on enregistrait, eu effet, au milieu de 1922, une sérieuse réduction des stocks européens, ainsi qu'un accroissement sensible de la consommation des Etats-Unis. Ce dernier facteur, comme nous le verrons, a joué un rôle particulièrement important.

Le marché des nitrates depuis 1922

Durant la campagne 1922-23 l'amélioration du marché des nitrates s'est poursuivie.

La production chilienne, qui avait été stimulée par la réduction des prix, n'a fait depuis lors que s'accroître, comme le montre, le tableau suivant, qui fait apparaître la marche comparée de la production et de l'exportation du nitrate chilien :

Production et exportation du, nitrate chilien (en tonnes métriques)

	Production	Exportation
1913	2.738.000	2.666.000
1914	1.347.000	1.925.000
1915	2.023.000	1.991.000
1916	2.980.000	2.967.000
1917	2.776.000	2.798.000
1918	2.919.000	2.960.000
1919	1.686.000	804.000
1920	2.523.000	1.450.000
1921	1.310.000	600.000
1922	1.068.000	1.162.000
1923	1.903.000	1.850.000
1924	2.406.000	2.289.000

A en juger par le tableau précédent, la reprise a été très rapide, puisque les quantités extraites se sont élevées de 1.068.000 tonnes en 1922 à 1.903.000 tonnes en 1923 et à 2.406.000 tonnes, en 1924. Cette progression constante a été la conséquence de l'augmentation des besoins mondiaux qui, de 1.544.000 tonnes eu 1921-22, sont passés à 2.160.000 tonnes eu 1922-1923 et à près de 2.192.000 tonnes eu 1923-24. Le total de chacune des deux dernières années est cependant encore inférieur à la consommation de 1913, qui avait été de 2.555.862 tonnes. Toutefois, l'accroissement des besoins n'a pas eu un effet immédiat sur l'activité de la production. Tout comme au cours de la campagne 1921-22, la consommation a vécu d'abord sur le stock mondial.

De ce fait les stocks visibles de nitrate se réduisirent d'une façon régulière, la diminution atteignant aussi bien les quantités stockées dans les ports de livraisons que le tonnage eu attente.

Alors que les stocks dépassaient en 1921 2.600.000 tonnes, de 1.016 kilos, ils étaient ramenés à 2.160.000 tonnes le 30 juin, et à 1.873.500 tonnes le 31 décembre 1922, à 1.250.000 tonnes le 31 décembre 1923. Au 30 juin 1924, ils se maintenaient à ce niveau.

Mais nous venons de voir que la consommation mondiale, malgré les progrès réalisés au cours de ces deux dernières années, n'atteignait pas encore son chiffre d'avant-guerre. Par suite, les exportations du Chili restent encore également inférieures à celles de 1913 ; atteignant à cette date un chiffre de 2 666 000 tonnes, elles n'ont pas dépassé 1 900 000 tonnes en 1923, et n'ont porté en 1924 que sur un total de 2 289 000 tonnes.

Le fait que la vente chilienne n'a pas encore retrouvé son chiffre de 1913 s'explique par la réduction, des achats d'un certain nombre de pays.

Le tableau ci-dessous des importations de nitrate du Chili par les principaux pays consommateurs permettra de se faire une idée sur ce sujet :

Importations du nitrate de soude (en tonnes métriques)

	1913	1923
Allemagne	774.298	11.289
Belgique	304.136	139.104
France	322.115	268.345
Grande-Bretagne	143.387	73.794
Pays-Bas	203.585	155.024
Etats-Unis	635.905	905.988
Egypte	56.475	70.315
Japon	26.726	63.200

De la lecture de ce tableau se dégagent plusieurs faits essentiels.

En premier lieu, il apparaît que, si le nitrate chilien a gagné de larges débouchés aux Etats-Unis (et dans une

moindre proportion au Japon), il est en train de perdre ses débouchés européens. Ce sont à l'heure actuelle les Etats-Unis qui sont le débouché le plus important du nitrate du Chili. Exception faite de l'Egypte, dont les importations se sont accrues de 56.000 tonnes en 1913 à 70.000 tonnes en 1923, et du Japon dont la consommation a augmenté d'environ deux fois et demi, le marché américain est en effet le seul d'entre tous les pays importateurs qui absorbe actuellement une quantité de nitrate supérieure à sa, consommation de 1913. En 1924, les Etats-Unis ont importé 1.028.000 tonnes de salpêtre, soit environ la moitié de la consommation mondiale, contre 906.000 tonnes en 1923, 551.000 tonnes en 1922, 375.000 tonnes en 1921, et 635.000 tonnes en 1913.

Le développement de l'agriculture aux Etats-Unis au cours de la guerre est à l'origine de cet accroissement des importations de nitrates.

Longtemps, on a cultivé en Amérique le sol sans engrais, le cultivateur ne demandant à sa terre-, qu'une demi-récolte, se contentant par exemple du grain et abandonnant la paille.

Mais depuis que les Etats-Unis se sont adonnés à la culture intensive, l'emploi des engrais s'y est généralisé de telle sorte que nous venons de voir qu'ils ont en 10 ans augmenté de 60 0/0 leur consommation de nitrates.

Ce remarquable développement de la faculté d'absorption du marché américain a jusqu'à présent compensé dans une certaine mesure, pour l'industrie chilienne, la perte partielle du marché européen, dont la consommation a au cours de la même décade diminué de 45 0/0.

La réduction des achats de l'Allemagne est à cet égard typique. En 1923, le Reich n'a acheté que 11.289 tonnes de nitrates contre 774.298 tonnes en 1913. Il est vrai, comme l'a fait justement observer M. J. Decamps dans la revue France-Amérique de 1925, qu'il importe de corriger

ces chiffres « en y incorporant une partie des importations néerlandaises, dont la plus grosse partie est en réalité à destination de l'ancien empire germanique ». Néanmoins, à supposer même que l'on réunisse les expéditions faites aux Pays-Bas et au Reich, l'on constate « qu'en 1923 elles ne se sont élevées qu'à 162.000 tonnes contre 978.000 tonnes en 1913, soit une diminution de plus de 80 % ». De son côté, l'Angleterre a vu ses importations s'abaisser de 143.000 tonnes en 1913 à 74.000 tonnes en 1923, tandis qu'en France la consommation, qui avait atteint en 1913 322.000 tonnes, n'a été que de 268.000 tonnes, et en 1924 de 260.000 tonnes seulement. Telle est la situation présente ; quelles sont les perspectives d'avenir ?

La question des engrais synthétiques

En effet, si des causes accidentelles, et de ce fait plus ou moins momentanées, comme la tension des changes, le coût du fret, et en France la diminution de la superficie consacrée à la betterave à sucre, grosse consommatrice de nitrate, ont contribué à rendre prohibitif dans de nombreux pays d'Europe le prix du nitrate chilien, ou à restreindre sa consommation, il est un dernier facteur qui semble devoir évincer de plus en plus du marché européen le nitrate du Chili : c'est la généralisation de l'emploi de l'azote synthétique.

Le nitrate de soude du Chili, s'il est encore le principal, n'est plus en effet, comme il l'a été jusqu'en 1917, le seul engrais azoté employé dans l'agriculture.

Le développement de l'industrie de l'azote synthétique en Allemagne et en Europe

Au cours de la guerre, l'Allemagne la première a appris, par nécessité, à se passer des nitrates naturels qui sont à la base de la fabrication des poudres, en portant tous ses efforts sur les fabrications chimiques et notamment sur la fixation de l'azote atmosphérique par le, procédé Haber.

Comme tout pampino, Pablo aura sa vie durant, une vraie cheminée pour tout repère spatial. D'autres ont un clocher, d'autres un immeuble mais ici la fierté s'est faite cheminée. Surtout quand tout est plat, toute œuvre verticale affirme pleinement la présence humaine. Des hommes se regroupent autour d'un feu de bois, ici à Humberstone, une belle fumée se fait preuve de vie. Pour fêter cette ville, tous les anciens ouvriers, allument la cheminée.

Un peu plus loin on voit, celle de Santa Laura, tout ça crée un paysage où on se sent moins seul. Abattre cette tour, tuerait l'imaginaire de tant et tant de gens. Surtout qu'Humbestone est à un carrefour de routes importantes.

Quand une cheminée concurrence un clocher, la religion chrétienne accepte de s'adapter, à la domination des grands capitalistes. Santiago Humberstone avait sa propre église, celle des anglicans qu'au Chili on ignore.

Comme tout pampino, Pablo se souviendra sa vie durant qu'une fumée arrêtée a cessé d'exprimer le travail de son père. Comme son vieux grand-père qu'il n'a jamais connu, Pedro retrouvera, toute une imprimerie où pour seul horizon, il verra du papier. La bonne odeur de l'encre effacera très mal celle du cher cambouis du vrai mécanicien. Et surtout, et surtout, comment vivront ses yeux, sans cette verticale appelée cheminée.

La cheminée est à l'usine ce que le marché est à la ville. Directement en face de la place, fonctionnaient les établissements suivants : Atelier photographique de Paul, la pharmacie de "l'oficina", le magasin et la cordonnerie de Monsieur Humberto Diomedi, le magasin de Mme. Victoria Bustamante, le salon de thé et marchand de glace Saavedra, le magasin de Mme Blanca Varas, la librairie de M. Armando Duarte, l'atelier de coutures, le magasin et la chapellerie de M. Juan Baldassano, le salon de Coiffure Japonaise de Manuel Etisidaki.

Au centre de l'édifice se trouve la grande porte d'entrée aux boutiques intérieures de la Recova. Ici nous pouvons observer une file d'étals qui correspondent de droite à gauche : au marchand de légumes "Los Chilotes", à l'épicerie de Juan Chang, nommé "Le Chinois Chalupa" dont tous les habitants de Humberstone qui l'ont connu se souviennent de sa manière bizarre de vendre les marchandises "au poids", c'est -à-dire en employant ses mains comme des balances, sans jamais se tromper; ensuite il y avait d'autres étals occupés par des marchands de légumes, des poissonneries, un étal de charbon et du bois et finalement une boucherie.

Au centre de la cour il y a encore un petit bassin qui, en plus de rafraîchir l'ambiance fournissait de l'eau afin que les commerçants lavent les légumes.

La longue table couverte d'un revêtement métallique qui court par le centre de la Recova était utilisée pour vendre des produits de la mer.

Comme tout pampino, Pablo pour le moment, s'en va aimer le vent et son beau cerf-volant. Jamais personne n'a vu qu'un cerf puisse voler, ça serait nous dit-on, une déformation des beaux serpents volants qu'aiment tant les chinois.

L'heure est au grand concours, le vent est idéal, la fête aux cerfs-volants va clore la journée.

Pour se le fabriquer, l'armature est la base, qui décide de la taille. Des barres d'aluminium de récupération (ailleurs des tiges solides d'une plante nommée *nieve*) dessinent la croix centrale qu'il faudra habiller avec du beau papier ou avec du plastique sortis des grosses poubelles de leur épicerie. Le papier plus fragile est plus facile à peindre tandis que le plastique est bien plus lourd et triste. Pour chaque cerf-volant, le doter d'une queue, lui crée pour terminer toute son identité.

Dans ce jeu très social, chaque enfant reçoit l'aide de parents nostalgiques. Autour de ce jouet nous avons une fête qui unit les familles. Jouer avec le vent, c'est un jeu de partout, parce que le peuple est universel.

Damariz a expliqué à Pablo qu'au Yucatan la passion pour ce jeu a conduit à lui donner une multitude de noms : *papagayo* (perroquet), *papalote*, *cometa* (nom plus fréquent en Espagne), *estrella* (étoile), *cubo* (cube), *cubanos* (cubains), et le plus surprenant *chinitos de papel* qui signifient « chinois en papier ».

Ici à Humberstone on dit *volantines*.

Toute fête s'achève car le bien se termine tout autant que le mal. Le cerf-volant de Pablo n'a pas tenu le choc, il s'est vite déchiré mais sa mère lui a dit : à Iquique aussi, sur la plus grande plage, des tas d'enfants heureux dirigent des cerf-volants vers un ciel bien plus bleu. Un soleil plus clément rend la vie plus douce.

Puis le soir, c'est la danse et côté populaire, pour la musique on prend, les bombos, les cymbales, les quenás boliviennes, les tambours, les drapeaux et la joie de saison. C'est fou ce qu'on oublie quand ça sonne de partout.

Casquettes de safari, ça c'est pour les plus riches, toujours british à souhait, toujours

Puis le soir, c'est la danse, et à chacun sa cueca et à chacun sa valse.



Carmen Vivanco porte sur sa poitrine les photos des 5 membres de sa famille disparus en une semaine en août 1976.

- Oui mon fils, dit Pedro, je te la dois l'histoire, de ta naissance lointaine, qui, comme ce qui nous arrive, est vraiment naturelle... Le 17 janvier 1946 Carmen Vivanco en arrivant à l'épicerie de son usine Mapocho, découvre que contrairement à un accord avec le syndicat, tous les prix ont augmenté. Cette femme typiquement du nord, est allée, après Mapocho, à Maria Elena où elle se maria peu après, avec un ouvrier du salpêtre, Oscar Ramos Garrido. En 1947, il est arrêté comme communiste par le pouvoir du président González Videla pourtant élu avec l'appui des communistes. Envoyé au camp de concentration de Pisagua dirigé par un jeune militaire du nom de Pinochet, il y a peut-être rencontré en 1948, Salvador Allende visitant les prisonniers !

Bref, en janvier 1946, elle organise la riposte. Les dirigeants de la COSATAN (Compañía Salitrera de Tarapacá y Antofagasta) maintiennent les prix et expulsent les protestataires. Mapocho, tu le sais à présent, c'est près de chez nous, une oficina dotée des mêmes dirigeants que nous, aussi, en signe de solidarité, nous nous sommes mis en grève. Je dis en signe de solidarité et tu dois comprendre, sous la pression des femmes. Comme souvent les femmes étaient à l'origine des révoltes : elles savaient l'état des finances du couple. Le 22 janvier 1946, les propriétaires de la mine obtiennent le soutien d'un gouvernement en bout de course qui décide d'enlever la personnalité juridique aux syndicats en conflit. Pour te dire les choses autrement, le syndicat ne peut négocier que s'il refuse d'en appeler à l'action, seul moyen pourtant de peser dans une négociation. Cette mesure du ministre du travail Mariano Bustos était totalement imprévue. Peut-être a-t-elle été prise parce que le président décédé (Alfredo Duhalde Vásquez) avait été remplacé par un vice-président inexpérimenté, Antonio Ríos ?

Les forces de répression envahissaient la pampa. Les sénateurs Elías Lafertte et Pablo Neruda, désireux de rencontrer les grévistes, ne purent entrer ni à Humberstone, ni à Mapocho. Tout le mouvement syndical décide alors de lancer le mot d'ordre d'une protestation nationale avec manifestation pour le 28 janvier, le jour de ta date de naissance mais à ce moment là personne ne le savait.

Dès l'annonce de cette manifestation, les femmes des oficinas se préparent pour envoyer une délégation d'une quarantaine de personnes, de quoi remplir un bus qui a aussitôt été loué, un bon bus avec deux ouvriers capables de se relayer pour conduire. Ta mère était largement enceinte, la naissance étant prévue pour la fin du mois. Elle accepte cependant de faire le voyage avec départ le 27 janvier tôt le matin.

Toute la journée elles chantent dans le bus et toute la nuit elles y dorment paisiblement. Un voyage de plus de 24 heures !

A Santiago, au siège du syndicat, elles reçoivent tous les honneurs et en marche vers le lieu de la manifestation, elles se retrouvent en tête. Vingt milles travailleurs constitue un beau cortège autorisé par les autorités et qui avance tranquillement jusqu'à la Plaza Bulnes, lieu du rassemblement à 19 h. Toutes les voix à l'unisson chantent l'hymne national et tu sais maintenant pourquoi ta mère pleure chaque fois qu'elle l'entend : elle pense à ce jour-là, à l'émotion de ce cœur populaire s'emparant du chant national. Place Bulnes un cordon de carabiniers bloque une partie du lieu. D'un côté, il est interdit d'occuper toute la place, et de l'autre la foule dépasse largement l'espace assigné ! Comme un accordéon, les cortèges viennent s'agglutiner sur les premiers manifestants.

Les quarante femmes du Nord dont le bus devaient les attendre devant l'Université du Chili à 20 h, jugent plus prudent de se replier vers une sortie de la place. Tâche très difficile car il faut se faufiler dans une foule compacte mais elles trouvent enfin une rue libre. Là, elles entendent une série de coup de feu et instinctivement se mettent à courir. Elles aident ta mère moins rapide. Autour d'elles, c'est une fuite générale. Elles ignorent tout de Santiago mais heureusement une manifestante de la ville les reconnaît (surtout à cause de ta mère qui avait attiré tous les regards) et munie du lieu de rendez-vous les conduit jusqu'au bus. Est-ce la course, le soulagement en entrant dans le bus, l'émotion générale, le tout est que les premières contractions se produisirent ! Tu dois peut-être la vie à cette femme qui, après les avoir conduites au bus, accepte de monter dans le bus pour le guider vers un hôpital de la banlieue du nord. Pas question en effet de penser à un l'hôpital proche : blessés et peut-être morts de brutale et immonde répression devaient submerger les services. Juste à temps, ta mère et toi vous vous retrouvez entre les mains d'une sage-femme et l'accouchement fut si parfait, le bébé en si bonne forme que deux heures après, avec les médicaments indispensables si un problème se produisait, le bus reprend sa route. Ta date de naissance est une date de notre histoire, celle dite du Massacre de la Place Bulnes. Six morts de plus en défense des droits ouvriers ! Parmi les morts, une jeune femme dont le nom est entré dans la légende : Ramona Parra. Elle était né le 28 mai 1926 et tombe sous le coup des balles le 28 janvier 1946. Elle n'a pas pu fêter ses vingt ans ! Elle avait trois sœurs : Flor, Olga e Irma.

- Maman, je sais tout à présent et je te comprends mieux. Je sais que suis né comme nous vivons tous.
- Tu sais tout, de ta belle naissance aussi je me dis que tu dois tout savoir de mon père adoré sans en faire une histoire.
- La seule chose que je sais c'est qu'on ne va jamais sur sa tombe le 1^{er} ou le 2 novembre.
- Nos vies sont toujours des accidents ratés et quand ils réussissent, le plus fou d'entre les fous, c'est la disparition.
- Pépé est donc un disparu ?
- En 1932 Humberstone a fermé et c'est à Iquique que nous sommes allés. Ma mère a trouvé à faire des gâteaux chez le vieux chinois, le roi de nos chumbeques et mon père est parti pêcher sur un bateau.
- Et ton père, n'est jamais revenu !
- Ce bateau disparu a-t-il vraiment coulé ? Les pêcheurs n'ont pas mis cap sur une autre vie ? Ton pépé charretier ici à Humberstone, n'avait rien de commun avec les poissons frais, et le vaste océan.
- Je comprends que des maux, les plus durs à avaler, ce sont ceux que s'inflige, comme je me suis infligé l'invention de ma simple naissance. Maman, dis-toi donc que ton père demeure au fond de l'océan, qu'il n'a pas disparu, qu'il est mort aussi bien que ta mère en faisant son travail. Mais comment avez-vous pu revenir dans la ville en 1936 ?
- La Compagnie consciente de notre drame a accepté de nous reprendre en donnant à ma mère un travail à l'hôtel, travail qu'ensuite j'ai récupéré !
- Ton travail à l'hôtel, tu le dois à ton père ! En revenant ici, tu as retrouvé mon père ! Nous allons tout quitter et Hernan a raison, parfois il faut bouger !

- Hernan, je sais tout à présent, enfin presque tout. Je sais tout sur ma naissance mais je ne sais pas tout sur ma sœur. Hier, quand mon père a eu son accident, elle a dit qu'elle était sur la place mais elle aurait entendu les cris.
- Pablo, pour ta sœur, je vais t'expliquer car les amis ça sert aussi à ça, à expliquer mais parfois on accuse ensuite les porteurs de mauvaises nouvelles d'en être la cause. Dis-moi que tu ne m'en voudras pas.
- Une mauvaise nouvelle ? Mais pourquoi une mauvaise nouvelle ?
- Tu ne m'en voudras pas ?
- Hernan, je t'écoute et je ne t'en voudrai pas !
- Si tu as bien vu le plan d'Humberstone, tu as remarqué qu'il avait deux zones, celle où nous habitons où il y a des couples et celle des célibataires et tu sais sans doute que les hommes sont faits pour vivre avec des femmes.
- Laura a trouvé un célibataire amoureux ? C'est ça la mauvaise nouvelle ?
- Si c'était ça, elle serait heureuse de vous montrer cet amoureux. Elle a 18 ans et ça serait beau mais voilà, elle n'a pas d'amoureux !
- Elle n'a pas d'amoureux et nous sommes pauvres...
- Elle n'a pas d'amoureux et n'a pas de travail...
- Je comprends, Hernan, je comprends et c'est affreux. Voilà pourquoi ma mère dit que nous vivons au bon endroit mais pas pour tout le monde. Nous sommes trop prêts de la zone des célibataires. Laisse-moi pleurer !
- Sans la fermeture de l'usine tu serais sans doute resté ici. Même le mariage ne t'aurait pas jeté sur les routes, je te le dis j'en doute. Si se déplacer est une illusion, rester est une catastrophe. Nos vies sont des accidents ratés, voilà ce qui m'a toujours frappé. Partir c'est éviter l'accident annoncé !
- Tu parles comme ma mère.... Sauf que partir c'est aussi mourir !

Avant de la quitter, cette ville fantôme, nous nous sommes dirigés, vers la seule boutique ouverte sur la place. Les deux jeunes vendeuses y semblaient courageuses et même sympathiques. Les trop rares clients ne pouvaient faire leur fortune mais même sans la fortune elles étaient là avec le sourire pour vendre surtout des bouteilles d'eau et quelques bricoles ordinaires.

A tout hasard nous avons demandé si parmi les visiteurs, les anciens habitants, ou tout simplement leurs connaissances, le nom de Ramirez leur disait quelque chose. Leur sourire s'est alors élargi :

- Le fils Pablo, toujours vivant a un amour pour Humberstone encore présent avec les ans.

- Vous le connaissez !

- Nous le connaissons !!! Comme tout visiteur vous avez acheté un billet pour entrer et c'est lui le vendeur mais n'allez pas dire que nous avons vendu la mèche, il veut rester incognito.

- Et dire que nous avons à peine fait attention à ce monsieur ! Nous n'avons pas osé demander s'il y avait encore des guides pour la visite.

- Vous le voyez, pour le moment même un guide bénévole comme la ville en a connu, il y a dix ans, n'y trouverait pas son plaisir tellement les visiteurs sont rares !

- Et vous, vous restez quand même !

- C'est qu'on a un grand-père pour qui cette ville, c'est sa vie et nous le soutenons de bon cœur.

- Nous devinons que ce grand père s'appelle Pablo ! Existe-t-il d'autres figures de la ville ?

- Fernando Marttell né en 1954 est devenu poète et célèbre cet univers unique avec : Canto a las Saliteras del Norte, qu'on n'a pas en vente. Il vit à Alto Hospicio, et nous aimons son livre : Un burro que soñaba que era vaca (un âne qui rêvait d'être une vache).

Une dernière photo : un train chargé de nitrate !

Là-bas à Humberstone, fantasmés et fantômes envahissent les rues. C'est ce qu'on nous a dit, aussi à voir un train, très chargé de nitrate, venant de nulle part et allant n'importe où, on s'est interrogé : le passé pourrait-il, soudain nous rattraper ? On nous a expliqué que le nitrate d'hier, revenait à la mode, car les engrais chimiques, étaient très fatigués.

En ce beau 12 octobre, de l'an 2012, nous avons vérifié qu'à Maria Elena, entre Tocopilla et l'or de Calama, qui s'appelle le cuivre, une salpêtrière vivait encore ici. Le bus s'est arrêté, pour que passe le train chargé en plein désert, de très nombreux sacs blancs, partant tout doucement vers des fermes écolos.

Est-ce qu'un jour Humberstone, sortira de sa tombe ? Est-ce que là-bas aussi, tous les bruits de la vie, vont briser à nouveau, les silences de mort ?

De modestes touristes ne peuvent que regarder, un peu photographier, et même si Pablo, venait les éclairer, ils repartiraient tous comme ils sont arrivés.

Dans les immensités toujours très salpêtreuses, l'univers minéral effraie même les oiseaux. Voilà ce qu'on a vu, et même en grattant des photos vieillissantes, nous restons loin d'un monde